
U d'/of OTTAWA
39003000250414



LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

ET

LA DIRECTION DE VICTOR GOLOUBEW

VOLUME II

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :
15 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, RENFERMANT UNE SUITE DES PLANCHES HORS TEXTE SUR PAPIER DE SOIE JAPONAIS TYCOON, NUMÉROTÉS DE 1 A 15

140 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, NUMÉROTÉS DE 16 A 155

1.500 EXEMPLAIRES IMPRIMÉS SUR VÉLIN BOUFFANT DES PAPETERIES DE PAPAULT, NUMÉROTÉS DE 156 A 1655.

Nº 1.346



LA MARCHE A LA LUMIÈRE

BODHICARYAVATARA





LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

LA MARCHE A LA LUMIÈRE

BODHICARYAVATARA

POÈME SANSCRIT DE ÇANTIDEVA

TRADUIT AVEC INTRODUCTION

par

Louis FINOT

Professeur au Collège de France

Bois dessinés et gravés par H. Tirman



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1920



INTRODUCTION

Le Bodhicaryâvatâra *est un poème bouddhique en 913 vers et 10 chapitres, dont le titre, que nous avons rendu un peu librement par* La Marche à la Lumière, *signifie littéralement :* Introduction à la pratique en vue de la Bodhi [1].

La Pratique (caryâ, *la « marche », au sens étymologique) est l'ensemble des exercices spirituels qui acheminent vers son but le futur Buddha.*

La Bodhi est l' « Éveil », l'Illumination suprême qui révèle au Buddha la loi de l'univers, donc la Lumière par excellence. Mais elle est plus qu'un état transcendant de l'esprit : elle implique aussi la charité parfaite, le désir fervent de guérir la douleur du monde. Le Buddha n'est pas seulement un Voyant, il est encore un

---

(1) Voir le commentaire du vers IX, 38 : « La *Bodhicaryâ* est la pratique en vue de l'état de Buddha ».

Sauveur. Cette notion ne fait pas, à vrai dire, partie intégrante de la signification primitive, car Çâkyamuni, en possession de la Bodhi, hésita, si on en croit l'Écriture, à communiquer aux hommes la vérité qu'il venait de conquérir; et d'ailleurs il existe une classe de buddhas désignés par le terme expressif de « chacun pour soi » (pratyeka-buddha), *qui gardent pour eux leur* bodhi. *Mais il se produisit au cours des temps, dans le sein de l'Église bouddhique, un mouvement d'idées qui fit passer au premier plan la* caritas generis humani, *de façon que la « pensée de la Bodhi », dont il est si souvent question dans notre texte, c'est moins la pensée de connaître la vérité que celle de sauver le monde. Le* Bodhičaryâvatâra *est un des témoins de ce nouvel évangile, qui porte dans l'histoire religieuse le nom de Mahâyâna, « Grand Véhicule », expression un peu singulière, mais qu'un mot suffira à expliquer.*

L'Idéal apparaît à l'Hindou comme le terme ultime d'un long voyage à travers une série d'existences. Les bouddhistes ont fait grand usage de cette conception dans leur langue technique: l'ordination du moine est un « départ » (pravrajyâ); *l'accès au premier degré de la sainteté est l'« entrée dans le courant »* (srotaâpatti); *la perfection est l' « arrivée à l'autre rive »* (pâramitâ)*; le Buddha est un « chef de caravane »* (sârthavâha),

le « conducteur de l'attelage humain » (purusha-damyasârathi). *Ce voyage suppose naturellement des voitures ou des bateaux, en un mot des « véhicules »* (yâna). *Il y en a deux principaux : celui des Auditeurs et celui des Bodhisattvas, ou — comme les nomment de préférence les adeptes du dernier — le « Petit Véhicule » (Hînayâna) et le « Grand Véhicule » (Mahâyâna). Ils ne mènent pas leurs voyageurs à la même destination : l'un les conduit à la paix du Nirvâṇa, l'autre, par la pratique de la charité, à l'état idéal de Buddha sauveur du monde. C'est à l'Église mahâyâniste qu'appartenait l'auteur du* Bodhičaryâvatâra, *Çântideva.*

Nous ne connaissons malheureusement rien sur cet homme remarquable, car le récit que Târanâtha nous donne de sa vie n'est que l'écho d'une tradition hagiographique où l'histoire n'a sans doute qu'une faible part (1).

D'après cette tradition, Çântideva vécut au temps de Çila, fils de Çrî-Harsha. Il était fils d'un roi du Surâshṭra. La veille du jour où il devait recevoir le sacre royal, il vit en rêve le bodhisattva Mañjuçrî et la déesse Târâ : Mañjuçrî, assis sur le trône, lui remontra qu'il n'y avait

---

(1) Taranatha, *Geschichte des Buddhismus*, trad. Schiefner, pp. 146, 163-168.

pas là de place pour deux ; Târâ l'arrosa d'eau chaude en lui disant : « La royauté est l'eau bouillante de l'enfer : c'est cette eau qui servira à ton sacre. » Obéissant à ces avertissements, il s'enfuit de la capitale et s'enfonça dans la jungle. Un jour il rencontra une femme qui lui donna à boire une eau délicieuse et le conduisit à un yogî qui lui enseigna l'art de la méditation extatique : il reconnut bientôt en eux ses protecteurs Târâ et Mañjuçrî. Il arriva dans la contrée de l'Est et devint ministre du roi Pañčamasiṃha ; comme signe de sa dévotion à Mañjuçrî, qui a pour attribut le glaive, il portait une épée de bois. Les autres mandarins, jaloux de lui, persuadèrent au roi que son ministre était un fourbe et que son épée n'était pas de bois, comme il le prétendait. Pour s'en assurer, le roi lui ordonna de la tirer du fourreau. Le ministre l'avertit qu'il aurait à s'en repentir. Le roi s'obstina : il consentit pourtant à fermer l'œil droit et fit bien, car l'épée nue jeta un tel éclat que l'œil gauche tomba.

Le roi tout contrit fit ses excuses au dangereux porte-épée. Mais celui-ci était dégoûté de la vie des cours : il partit pour le Madhyadeça où il reçut l'ordination sous le nom de Çântideva. Pour mystifier ses frères, il se donna l'apparence d'un moine glouton et paresseux. Mais quand son tour vint de réciter les Sûtras, devant la communauté

prête à rire de son ignorance, il monta en chaire et prononça, à l'admiration générale, le Bodhičaryâvatâra, *qui se conserva, dans la suite, en trois recensions plus ou moins complètes : celle du Kachmir, celle de l'Est, et celle du Madhyadeça. Après cet exploit, Çântideva se retira dans le pays de Kalinga, où il accomplit divers miracles qu'il n'y a aucun intérêt à rapporter.*

De tout ceci une donnée au moins est à retenir : c'est la date. Harsha Çîlâditya étant mort probablement en 648 (1), *Çântideva serait à placer vers le milieu du* VIIe *siècle. Cette époque est vraisemblable : en tout cas son poème était traduit en chinois dès la fin du* X^e^ *siècle* (2) *et en tibétain dès la première moitié du* XIe (3).

Outre le Bodhičaryâvatâra, *Çântideva composa deux autres ouvrages : l'un qui est perdu, le* Sûtrasamuččaya, « *Compendium des Sûtras* »; *l'autre le* Çikshâsamuččaya, « *Compendium de la doctrine* », *qui existe encore et a été publié par C. Bendall dans la* Bibliotheca buddhica (*Saint-Pétersbourg, 1897-1902*).

Si l'hagiographie nous renseigne bien peu sur ce personnage, son œuvre est plus instructive : il

---

(1) Th. WATTERS, *On Yuan Chwang's travels in India*, I, 347.
(2) Par T'ien-si-tsai (980-1000). V. Nanjio n° 1354 (où l'ouvrage est faussement attribué à Nâgârjuna).
(3) *Çikshâsamuccaya*, edited by Cecil BENDALL, pp. III-VI.

s'en dégage une physionomie originale et attachante, où dominent les caractéristiques de l'esprit mahâyâniste : la piété et la charité.

« *C'est une très belle œuvre, a dit Auguste Barth, une sorte de pendant bouddhique de l'*Imitation, *dont il respire l'humble renoncement et l'ardente charité. Il nous révèle dans le bouddhisme hindou du VIIe siècle un côté que nous ne lui connaissions pas : le véritable esprit de l'apostolat n'y était pas éteint et, dans ses rangs, il ne comptait pas que des bonzes* (1). »

Mais ce serait une grande erreur que de voir dans cet apôtre une sorte de poverello *mystique et ignorant. Çântideva était un docteur de cette secte des Mâdhyamikas qui a poussé plus loin qu'aucune autre le nihilisme et la sophistique ; et certainement il fait honneur à l'enseignement de l'école. Pour fervente qu'elle soit, sa pensée coule naturellement dans les canaux traditionnels de la dialectique. Contre le Moi, l'ennemi à vaincre, il engage la lutte sous la forme classique du perpétuel dialogue entre deux disputants : l'un posant la thèse, l'autre soulevant l'objection ; le premier réfutant le second, qui recule pas à pas jusqu'à la chute de son dernier argument. Ce système ne va pas sans quelque sécheresse, et parfois, dans le chapitre IX*

---

(1) A. Barth, Œuvres, II, 172.

notamment, qui contient l'exposé technique de la doctrine des Mâdhyamikas, il arrive à la plus complète aridité. Mais par contre il laisse souvent place à de vigoureux et pathétiques accents. Ce n'est pas seulement à coups de syllogismes que Çântideva flagelle le Moi. Quand il traîne l'homme au cimetière, devant les pauvres restes de la femme qu'il aima, et qu'il l'oblige à contempler l'horrible spectacle de ce corps charmant dévoré par les vautours, il met dans ses apostrophes toute l'éloquence familière et poignante d'un prédicateur populaire. On ne peut échapper à l'impression que Çântideva était un sermonnaire de talent et on l'imagine volontiers sur le « siège de la Loi », faisant sonner le « rugissement du lion » aux oreilles de ses ouailles intimidées.

Vigoureux, certes, il sait l'être, mais aussi adroit et insinuant, comme un sage directeur de conscience. Il exhorte le néophyte à ne pas s'effrayer des souffrances que lui prépare sa carrière : tout devient si facile par l'entraînement ! (VI, 14). Sans doute, les passions ne se laissent pas dompter sans peine : mais il y a d'ingénieux procédés pour en venir à bout, par exemple, le « grand secret » (VIII, 120), l'interversion du moi et du toi : il suffit de se persuader qu'on est autrui et qu'autrui est soi-même. Cette substitution opérée, il n'est plus nécessaire de

brider ses penchants égoïstes : au contraire, on peut sans remords, dans l'intérêt de « soi-même », ravir à « autrui » son bien, son honneur et jusqu'à sa vie, puisque, en fin de compte, c'est soi-même qu'on aura immolé à l'intérêt d'autrui. L'égoïsme est transmué en charité par le simple effet d'une bonne méthode (VIII, 135 sqq.).

Dévotion, charité, dialectique, éloquence, adresse : voilà déjà bien des mérites. Ajoutons-en un dernier, qui n'est pas le moindre de tous : le style. Çântideva se montre, d'un bout à l'autre de son œuvre, un excellent écrivain et, par endroits, un remarquable poète. Ses vers sont nets, bien frappés, sans flou ni bavures : il suffit de parcourir quelques pages pour apprécier cette qualité, même, il me semble, à travers la traduction. Ce moraliste tranchant a en outre une véritable sensibilité poétique : on ne saurait s'y tromper à l'accent dont il exalte l'amitié des arbres ou les calmes joies de la méditation sur les rochers spacieux baignés par la clarté de la lune (VIII, 26, 86).

On n'a pas accoutumé, il est vrai, d'associer les notions de bouddhisme et de poésie, mais c'est là une injustice ; car si, pour des raisons faciles à comprendre, l'Église bouddhique a produit peu de poètes, elle en compte quelques-uns de premier rang : Açvaghosha, Çântideva, l'auteur anonyme

du Dhammapada *n'ont à craindre aucune comparaison. Une fois sortie de la vieille épopée, la poésie brahmanique n'est plus guère, il faut bien le reconnaître, qu'un divertissement de lettrés: c'est une belle œuvre d'art, qui plaît sans émouvoir. La poésie bouddhique est humaine: elle traite, sans vaine rhétorique, de thèmes éternels: le déchirement des séparations, les déchéances de la maladie et de la vieillesse, l'effroi de la mort et du redoutable mystère qui est au delà du tombeau. Par là elle est plus proche de nous. Le pèlerinage de l'humanité se déroule toujours en vue du même horizon, et les paroles d'espoir ou d'angoisse, de joie ou de tristesse qu'il a inspirées aux hommes d'autrefois nous touchent encore à travers les siècles. Le Moi n'a rien perdu de ses appétits et les anathèmes de Çântideva sont toujours de saison, — on oserait presque dire d'actualité. Telle théorie mystique, encore vivante et discutée, se trouve déjà formulée par lui, en termes d'une admirable précision, celle, par exemple, de la vertu purifiante de la douleur* (*VI, 12 sqq.*). *S'il n'a pas dit avant Baudelaire:*

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,

c'est que la Providence n'a pas sa place dans l'univers bouddhique; mais, faute de bénir Dieu, il bénit les auteurs humains de la douleur, par qui

l'occasion nous est offerte de pratiquer la patience et d'atténuer ainsi le lourd fardeau de nos péchés. Et, comme un penseur hindou, une fois lancé, ne saurait s'arrêter qu'aux extrêmes conséquences de son raisonnement, notre « doloriste » ajoute : Mes ennemis sont donc en réalité mes bienfaiteurs : et moi, qui ne leur offre en échange qu'une occasion de péché, je les paie de la plus noire ingratitude. En bonne justice, je devrais prendre leur place aux enfers. — Prenez-la donc ! — Non, car le monde perdrait en moi son sauveur ! (VI, 47 sqq.).

Ailleurs, il dessine en quelques traits une psychologie qui ne nous est pas étrangère (VIII, 12) :

Jaloux de son supérieur, hostile à son égal, arrogant envers son inférieur, grisé par la louange, exaspéré par la critique, quand le sot produit-il le bien ?

Voici un bel éloge de l'action :

Toute action a pour but le bonheur : elle peut le donner ou non ; mais celui dont le bonheur consiste dans l'action même, comment serait-il heureux s'il n'agit pas ?

d'excellentes règles de méthode :

Si on a entrepris une œuvre à bon escient, il ne faut pas penser à une autre : on doit d'abord l'achever en y mettant tout son cœur. De la sorte, tout sera bien fait ; autrement l'une et l'autre action seront manquées et le vice de l'inconscience prendra un nouveau développement (V, 43, 44).

Ayant d'abord vérifié sa force, qu'on entreprenne ou non :

car mieux vaut s'abstenir que de renoncer après avoir entrepris (VII, 47).

une sage maxime sur les rapports sociaux :

Sans parler de l'autre monde, notre intérêt dans celui-ci n'est-il pas compromis si le serviteur ne fait pas sa tâche ou si le maître ne lui paie pas son salaire ? (VIII, 132).

On pourrait multiplier les citations de ce genre. Celles-ci peuvent suffire à montrer que Çàntideva est un moraliste digne d'être lu et qui méritait l'honneur d'une traduction, et même d'une seconde traduction.

Le Bodhicaryâvatâra *a été publié pour la première fois par Minayev (Saint-Pétersbourg, 1890) et réédité dans le* Journal of the Buddhist Text Society, *vol. II (1894). Mais il a été popularisé surtout par les travaux de M. L. de la Vallée Poussin, à qui on doit : 1° une édition du texte avec le précieux commentaire de Prajñàkaramati (dans la* Bibliotheca indica, *Calcutta, 1903-1914) ; 2° une traduction française dans la* Revue d'histoire et de littérature religieuses, *1905-1907. Cette traduction, d'ailleurs fort remarquable, met au premier plan l'explication doctrinale et y sacrifie délibérément la concision, qui est le principal mérite du style de Çântideva : elle laisse place ainsi à une version conçue d'un point de vue dif-*

férent et plus accessible au public lettré, pour lequel les questions théologiques n'ont qu'un intérêt très relatif. Il va de soi que celle-ci doit beaucoup à celle qui l'a précédée et ne prétend pas en tenir lieu pour les lecteurs qui s'intéressent particulièrement à la dogmatique bouddhique (1).

Même allégé de ses impedimenta *scolastiques, ce texte reste un peu austère. Mais il est tout illuminé par les images dont l'a embelli le burin de Mlle Henriette Tirman, si heureusement inspiré par une étude consciencieuse de l'art bouddhique et par les conseils du parfait connaisseur de l'art hindou qu'est M. Victor Goloubew* (2).

L. F.

---

(1) Une traduction abrégée a été donnée par L. D. Barnett, sous le titre *The Path of Light*, dans la collection « Wisdom of the East » (Londres, 1909).

(2) La transcription est celle qui a été adoptée dans le premier volume de la Collection. Rappelons seulement que *u* = *ou*, *č* = *tch*, *j* = *dj*.





I

ÉLOGE DE LA PENSÉE DE LA BODHI

1. Ayant salué respectueusement les Buddhas, leurs Fils (1) et le Corps de la Loi (2), ainsi que toutes les personnes vénérables, j'exposerai brièvement, selon la tradition, la pratique spirituelle des Fils des Buddhas.

2. Je n'ai rien à dire qui n'ait été dit avant moi et je ne suis pas un habile écrivain. Ce n'est donc point par souci de l'intérêt des autres, c'est pour sanctifier mon propre cœur que je fais cet ouvrage.

3. Il servira tout au moins à grossir pour moi le courant de piété qui favorise le bien. Mais de plus, si quelque autre, dont le caractère ressemble

au mien, vient à y jeter les yeux, il pourra, lui aussi, en tirer profit.

4. La plénitude du moment (2) est difficile à obtenir, elle qui, une fois atteinte, comble tous les buts de l'homme. Si on ne réfléchit pas au bien dès cette vie, comment cette rencontre aurait-elle lieu de nouveau ?

5. De même que dans une nuit où les nuages épaississent les ténèbres, l'éclair brille un instant, ainsi, par le pouvoir des Buddhas, parfois la pensée des hommes s'arrête un instant sur le bien.

6. Donc le bien est toujours faible, tandis que la force du mal est grande et terrible ; quel autre bien pourrait le vaincre, hormis la Pensée de la Bodhi ?

7. Pendant de nombreux kalpas (1) ont médité les rois des sages (2) : à la fin ils ont vu ce Bien, par lequel les bonheurs s'accumulant font déborder de joie le fleuve immense des êtres.

8. Quiconque veut traverser les innombrables douleurs de la vie, éloigner tous les maux des créatures, jouir de multiples centaines de bonheurs, ne doit jamais quitter la Pensée de la Bodhi.

9. Le malheureux enchaîné dans la prison des existences est à l'instant proclamé Fils des Buddhas ; le voilà devenu vénérable aux dieux et aux hommes, dès que s'est levée en lui la Pensée de la Bodhi.

10. Prenant cette impure effigie [le corps], elle en fait cette inappréciable image de diamant : un Buddha. Tenez ferme ce pénétrant élixir [6] qui s'appelle la Pensée de la Bodhi.

11. Il a été vérifié et reconnu de grand prix par la vaste intelligence des guides suprêmes de la caravane humaine : tenez-le fermement, ce joyau qu'est la Pensée de la Bodhi, ô vous qui fréquentez ces marchés que sont les destinées des êtres vivants.

12. Tel que le bananier qui a donné son fruit, tout autre mérite s'épuise : seule, la Pensée de la Bodhi est un arbre qui fructifie toujours et toujours produit sans jamais s'épuiser.

13. L'auteur des crimes les plus affreux s'en tire à l'instant en s'appuyant sur elle, comme on échappe à un grand danger par la protection d'un héros. Comment se trouve-t-il des inconscients pour ne pas prendre leur refuge en elle ?

14. Comme l'incendie de la fin du monde, elle consume en un instant les plus grands péchés ; ses bienfaits infinis ont été exposés par le sage Maitreya à Sudhana [7].

15. Cette Pensée de la Bodhi est double, en résumé : le vœu de la Bodhi, le départ pour la Bodhi.

16. Ils ont entre eux, selon les savants, la même différence qu'on établit entre celui qui veut partir et celui qui est en route.

17. Le vœu de la Bodhi porte de grands fruits en ce monde, mais il n'est pas, comme le départ pour la Bodhi, une source continue de mérites.

18-19. Dès l'instant où l'esprit a embrassé la pensée tenace de délivrer la masse illimitée des êtres, il a beau être parfois endormi ou dissipé : les flots de ses mérites vont sans cesse grossissant, pareils à l'infini de l'espace.

20. Cela, le Buddha lui-même l'a déclaré, avec preuves à l'appui, dans la *Subâhupṛicchâ* (¹), en faveur des êtres qui n'ont qu'un idéal inférieur.

21-22. Celui qui forme le bienveillant projet de guérir quelques hommes de leurs maux de tête acquiert un immense mérite : combien plus celui qui veut les affranchir tous d'une infinie souffrance et les doter d'infinies qualités !

23. Quelle mère, quel père est capable d'un vœu aussi généreux ? Quel dieu, quel ṛishi (²), quel brahmane ?

24. Aucun d'eux ne forma jamais, fût-ce en rêve, pareil désir pour lui-même ; comment le ferait-il pour autrui ?

25. Cette perle des êtres, cette perle sans précédent [le Bodhisattva], comment naît-elle, puisque les autres n'éprouvent pas d'inclination, même intéressée, au bien d'autrui ?

26. Source de la joie du monde, remède à la



douleur du monde, diamant spirituel, comment mesurer tout ce qu'elle recèle de mérite?

27. Un simple souhait pour le bien du monde l'emporte sur l'adoration du Buddha: combien plus s'il s'y joint l'effort de donner à tous les êtres tout le bonheur!

28. Les hommes se jettent dans la souffrance pour échapper à la souffrance; par désir du bonheur, ils détruisent follement leur bonheur, comme s'ils étaient leurs propres ennemis.

29-30. Ils sont affamés de bonheur et torturés de mille façons. Celui qui les rassasiera de tous les bonheurs, qui coupera court à leurs tortures et supprimera leur folie, où trouver un homme aussi bon, un tel ami, un tel mérite?

31. On loue celui qui reconnaît un service par un autre: que dire du Bodhisattva, généreux sans qu'on l'en prie?

32-33. Qui offre un repas de charité à quelques personnes est célébré comme un saint homme, pour avoir donné, pendant un instant, et sans égards, une maigre pitance qui soutiendra les pauvres pendant une demi-journée. Que dire de celui qui donne à un nombre infini d'êtres, pendant un temps infini, la satisfaction de tous leurs désirs, inépuisable jusqu'à l'épuisement de tous les êtres qui peuplent l'espace?

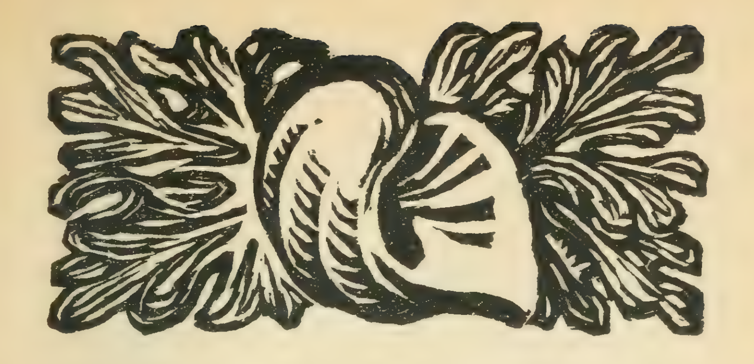
34. Quiconque envers ce Maître du banquet, le

Bodhisattva, forme en son cœur une mauvaise pensée, celui-là demeurera dans les enfers pendant autant de kalpas qu'a duré [de moments] la formation de cette pensée. Ainsi l'a dit le Maître.

35. Mais celui dont le cœur se tourne pieusement vers lui, celui-là acquiert un fruit supérieur à son péché. Et il faut se faire violence pour commettre une mauvaise action contre les Bodhisattvas, tandis qu'une bonne se fait sans effort.

36. Je rends hommage aux corps des Bodhisattvas, où est né le joyau de cette Pensée sublime; je prends mon refuge dans ces mines de bonheur qu'on ne peut même offenser sans en recevoir quelque récompense (10).





II

LA CONFESSION

1. Pour conquérir ce joyau qu'est la Pensée de la Bodhi, je rends hommage aux Buddhas, au pur Joyau de la Bonne Loi et aux Fils du Buddha, océans de mérite spirituel. *Salutation.*

2-6. Toutes les fleurs, et les fruits, et les simples, tous les trésors de l'univers, les eaux pures et délicieuses, les montagnes faites de précieuses gemmes, les ravissantes solitudes des bois, les lianes éclatantes de leur parure de fleurs, les arbres dont les branches plient sous le poids des fruits, les parfums des mondes divins et humains, les arbres aux souhaits (11) et les arbres de pierreries, *Offrande.*

les lacs ornés de lotus et agrémentés du chant des cygnes, les plantes sauvages et les plantes cultivées, et toutes les nobles parures répandues dans l'immensité de l'espace, toutes ces choses qui n'appartiennent à personne, je les prends en esprit et les offre aux Grands Saints et à leurs Fils. Qu'ils les acceptent, eux qui sont dignes des plus belles offrandes ; qu'ils aient compassion de moi, eux les Grands Compatissants !

7. Je suis sans mérite, je suis très pauvre ; je n'ai rien d'autre à offrir. Daignent les Protecteurs, qui ne songent qu'au bien des autres, accepter ceci pour mon bien, grâce à leur puissance !

8. Et je me donne moi-même aux Vainqueurs (12), sans réserve et tout entier, ainsi qu'à leurs Fils. Admettez-moi à votre service, Êtres sublimes. Je me fais avec dévotion votre esclave.

9. Admis à votre service, je suis maintenant sans peur ; je travaille au bien des êtres ; j'échappe aux péchés anciens et je n'en commets plus de nouveaux.

10-11. Dans les salles de bains parfumées, qui enchantent les yeux par leurs colonnes resplendissantes de joyaux, leurs éblouissantes courtines brodées de perles, leur pavé de pur et brillant cristal ; avec de nombreuses urnes incrustées de nobles gemmes, pleines de fleurs et d'eau odorante, je

prépare le bain des Buddhas et de leurs Fils, au son des chants et de la musique.

12. Avec des étoffes incomparables, imprégnées d'encens et lavées de toute tache, j'essuie leur corps et je les revêts ensuite de robes brillantes et embaumées.

13, De vêtements célestes, doux, fins, éclatants, d'ornements variés je pare Samantabhadra, Ajita, Mañjughosha, Lokeçvara et les autres Bodhisattvas ([13]).

14. Avec des parfums exquis dont l'arôme pénètre l'immensité de l'univers, j'oins les corps de tous les Buddhas, étincelants comme l'or épuré, poli, lustré.

15. Avec toutes les fleurs délicieusement odorantes — érythrine, lotus bleu, jasmin, — avec des guirlandes d'une forme enchanteresse, j'adore les très adorables Buddhas.

16. Je les encense avec des nuages d'encens qui ravissent le cœur de leur parfum riche et pénétrant. Je leur fais hommage d'aliments mous et durs et de breuvages variés.

17. Je leur offre des flambeaux de pierreries rangés sur des lotus d'or, et au long du pavé enduit de parfums, je sème une jonchée de fleurs charmantes.

18. J'offre à ces Miséricordieux une foule de chapelles aériennes ornées de festons de perles,

étincelantes parures du visage des régions cardinales, retentissantes d'hymnes mélodieux.

19. Je présente aux grands Saints de hauts parasols de pierreries au manche d'or, à la forme gracieuse, incrustés de perles, d'un éclat rayonnant.

20. Et maintenant, qu'ils s'élèvent, les nuages d'offrandes qui charment le cœur, les nuages de chants et de musique qui réjouissent tous les êtres !

21. Que sur tous les Joyaux de la Bonne Loi [14], sur les stûpas et les statues tombent sans cesse des pluies de fleurs, de joyaux et d'autres substances précieuses !

22. Comme Mañjughosha et les autres Bodhisattvas adorent les Vainqueurs, ainsi j'adore les Buddhas tutélaires avec leurs Fils.

23. Par des hymnes, océans de rythmes harmonieux, j'exalte ces océans de mérites ; que ces nuages de pieux accords s'élèvent vers eux sans dévier de leur route !

24. Autant qu'il y a d'atomes dans tous les « champs de Buddha » [15], autant de fois je me prosterne devant les Buddhas des Trois temps [16], devant la Loi et l'Église.

25. Je salue tous les stûpas et tous les séjours des Bodhisattvas ; je rends hommage aux maîtres spirituels et aux ascètes vénérables.

26. Je prends mon refuge dans le Buddha jus-

qu'au Trône de la Bodhi; je prends mon refuge dans la Loi et dans la foule des Bodhisattvas [17].

27. Je m'adresse aux Buddhas qui résident dans toutes les régions et aux très miséricordieux Bodhisattvas, et je leur dis les mains jointes [18]. *Confession des péchés.*

28-29. Tout le mal que j'ai fait ou causé, comme une brute stupide, dans l'éternité des transmigrations ou dans la vie présente, tout le péché que, dans mon aveuglement, j'ai approuvé pour ma perte, je le confesse, brûlé de remords.

30-31. Toutes les offenses que j'ai commises par outrage contre les Trois Joyaux [19], contre mon père et ma mère et les autres personnes ayant droit à mon respect, soit en acte, soit en parole, soit en pensée; tout ce que, pécheur vicié de multiples vices, j'ai commis de péchés pernicieux, tout cela je le confesse, ô Conducteurs !

33. Comment échapper à mon péché ? Hâtez-vous de me sauver ! Que la mort n'arrive pas trop vite avant qu'il ne soit effacé [20] !

34. La mort ne s'attarde pas à considérer ce qui est fait ou reste à faire. C'est par notre confiance qu'elle nous atteint. Que personne ne se fie à elle, bien portant ou malade; la mort est un coup de foudre.

35. Le plaisir et le déplaisir ont été maintes fois pour moi des occasions de péché. J'oubliais qu'un jour il faudrait tout laisser là et partir.

36. Ceux qui me déplaisent ne seront plus, celui qui me plaît ne sera plus, moi-même je ne serai plus, et rien ne sera plus.

37. Les objets que je perçois ne seront plus qu'un souvenir, comme les choses qu'on voit en rêve passent sans qu'on les revoie jamais.

38. Tandis que je demeure en ce monde, beaucoup en sont partis, amis ou ennemis ; mais le péché dont ils furent l'occasion est toujours là, menaçant devant moi.

39. Je suis un étranger sur la terre : voilà ce que je n'ai pas compris. L'égarement, l'affection, la haine m'ont fait commettre bien des fautes.

40. Nuit et jour, sans interruption, la vie se dépense et aucun gain ne l'accroît : n'est-il pas inévitable que je meure ?

41. Ici même, couché sur mon lit, au milieu des miens, je devrai souffrir seul toutes les souffrances de l'agonie.

42. Quand on est saisi par les messagers de Yama (21), que peuvent parents ou amis ? Le bien seul est un moyen de salut, mais je ne l'ai pas pratiqué.

43. Par attachement à cette vie éphémère, par ignorance du danger, par frivolité, j'ai fait beaucoup de mal, ô Protecteurs !

44. Le condamné qu'on emmène pour lui couper un membre se contracte d'horreur, la soif le dé-

vore, sa vue affaiblie ne reconnaît plus le monde.

45. Que sera-ce lorsque les affreux messagers de Yama prendront possession de moi, dévoré d'épouvante et de fièvre, souillé de mes propres ordures ?

46. Mes regards effrayés chercheront de tous côtés un moyen de salut. Quel être de bonté viendra me tirer de cet immense péril ?

47. Voyant l'espace vide de tout secours, replongé dans l'affolement, que ferai-je alors, en présence du lieu terrible ?

48. Dès maintenant j'ai recours aux puissants Gardiens du monde, qui s'évertuent à protéger le monde, qui dissipent toutes les terreurs, aux Vainqueurs !

49. J'ai recours de toute mon âme à la Loi par eux atteinte, qui détruit le danger des transmigrations, et à la foule des Bodhisattvas.

50. Éperdu de crainte, je me donnne à Samantabhadra ; je me donne moi-même à Mañjughosha.

51. Au protecteur Avalokita, dont tous les actes sont dominés par la compassion, je jette mon cri de détresse et d'effroi : « Qu'il me garde, moi pécheur ! »

52. Le saint Âkâçagarbha et Kshitigarbha [22], et tous les Miséricordieux, je les invoque pour mon salut.

53. Celui dont la seule vue terrifie et met en

fuite dans les quatre directions les messagers de Yama et autres réprouvés, je le salue, le Porte-foudre [23].

54. J'ai transgressé votre parole; maintenant, effrayé à la vue du danger, je prends mon refuge en vous : hâtez-vous de chasser ce péril!

55. Quand on craint une maladie passagère, on ne viole pas les prescriptions du médecin, à plus forte raison quand on est rongé par les quatre cent quatre maladies!

56. Or il est des maladies pour lesquelles l'univers ne contient pas de remède et dont une seule anéantirait tous les habitants du Jambudvîpa [24].

57. Et je viole la parole du Médecin omniscient qui guérit toutes les douleurs! Honte à l'insensé que je suis!

58. C'est avec une extrême prudence que je longe les précipices. Que dire de mon insouciance au bord de ce gouffre de l'enfer, qui s'étend sur des milliers de lieues et sur l'immensité du temps?

59. « La mort ne viendra pas aujourd'hui! » Fausse sécurité! Elle vient inexorablement, l'heure où je ne serai plus.

60. Qui m'a donné une sauvegarde et comment échapperais-je? Il faut bien que je cesse d'être! Comment mon cœur est-il tranquille?

61. De toutes les jouissances d'autrefois, au-

jourd'hui abolies, où je me suis complu, au mépris de la parole du Maître, quel fruit me restera-t-il ?

62. Quittant le monde des vivants, quittant mes parents, mes amis, je m'en irai seul je ne sais où. Qu'importent alors amis ou ennemis ?

63. Voici donc le souci qu'il sied d'avoir jour et nuit : le péché produit forcément la douleur ; comment y échapper ?

64-65. Les péchés que j'ai accumulés par ignorance ou égarement, qu'ils soient condamnés par la loi naturelle ou la loi religieuse ([25]), je les confesse tous, en présence des Protecteurs, dans l'effroi de la douleur, les mains jointes et prosterné sans cesse à leurs pieds.

66. Que les Conducteurs sachent mes fautes telles qu'elles sont. Ce mal, ô Protecteurs, je ne le commettrai plus.





III

LA PRISE DE LA PENSÉE DE LA BODHI

Félicitation. 1. Je me félicite pieusement du bien fait par tous les êtres, grâce auquel ils échappent aux souffrances des lieux de punition ; que ces infortunés soient heureux !

2. Je me félicite que les êtres soient délivrés de la douleur des transmigrations et que les Saints (26) soient parvenus à l'état de Bodhisattva et de Buddha.

3. Je me félicite des pensées des Maîtres de la Loi, vastes et profondes comme la mer, qui apportent le bonheur à tous les êtres, qui réalisent l'avantage de tous les êtres.

Supplication. 4. Je supplie, les mains jointes, les Buddhas de toutes les régions : qu'ils allument le flambeau de la Loi pour les égarés qui tombent dans le gouffre de la douleur.

Imploration. 5. J'implore, les mains jointes, les Buddhas désireux de s'éteindre. Qu'ils demeurent ici-bas pendant des cycles infinis, afin que ce monde ne soit pas aveugle.

Application du mérite. 6. Ayant accompli tous ces rites, par la vertu du mérite que j'ai acquis, puissé-je être pour tous les êtres celui qui calme la douleur !

7. Puissé-je être pour les malades le remède, le médecin, l'infirmier, jusqu'à la disparition de la maladie !

8. Puissé-je calmer par des pluies de nourriture et de breuvages le supplice de la faim et de la soif, et pendant les périodes de famine des antarakalpas [27], devenir moi-même breuvage et nourriture !

9. Puissé-je être pour les pauvres un trésor inépuisable, être prêt à leur rendre tous les services qu'ils désirent !

Abandon. 10. Toutes mes incarnations à venir, tous mes biens, tout mon mérite passé, présent, futur, je l'abandonne avec indifférence, pour que le but de tous les êtres soit atteint.

11. Le Nirvâṇa, c'est l'abandon de tout ; et mon âme aspire au Nirvâṇa. Puisque je dois tout

abandonner, mieux vaut le donner aux autres.

12-16. Je livre ce corps au bon plaisir de tous les êtres. Que sans cesse ils le frappent, l'outragent, le couvrent de poussière! Qu'ils se fassent de mon corps un jouet, un objet de dérision et d'amusement! Je leur ai donné mon corps, que m'importe? Qu'ils lui fassent faire tous les actes qui peuvent leur être agréables! Mais que je ne sois pour personne l'occasion d'aucun dommage! Si leur cœur est irrité et malveillant à mon sujet, que cela même serve à réaliser les fins de tous! Que ceux qui me calomnient, me nuisent, me raillent, ainsi que tous les autres, obtiennent la Bodhi!

17-19. Puissé-je être le protecteur des abandonnés, le guide de ceux qui cheminent et, pour ceux qui désirent l'autre rive, être la barque, la chaussée, le pont; être la lampe de ceux qui ont besoin de lampe, le lit de ceux qui ont besoin de lit, l'esclave de ceux qui ont besoin d'esclave; être la Pierre de miracle, l'Urne d'abondance, la Formule magique, la Plante qui guérit, l'Arbre des souhaits, la Vache des désirs (28)!

20-21. De même que la terre et les autres éléments servent aux multiples usages des êtres innombrables répandus dans l'espace infini; ainsi puissé-je être de toutes façons utile aux êtres qui occupent l'espace, aussi longtemps que tous ne seront pas délivrés!

Formation de la pensée de la Bodhi.

22-23. Dans le même esprit que les Buddhas précédents ont saisi la Pensée de la Bodhi et se sont astreints à s'y préparer progressivement, je fais naître en moi la Pensée de la Bodhi pour le bien du monde et je pratiquerai dans leur ordre tous les exercices qui y préparent.

24. Ayant de la sorte saisi pieusement la Pensée de la Bodhi, le sage doit l'encourager en ces termes pour en favoriser le développement :

25. Aujourd'hui, ma naissance a fructifié et je profite de ma qualité d'homme. Aujourd'hui, je suis né dans la famille des Buddhas, je suis maintenant fils de Buddha.

26. Maintenant, il me faut agir en homme qui respecte la coutume de sa famille, de telle sorte que la pureté de cette famille ne reçoive de moi aucune tache.

27. Comme un aveugle qui trouve une perle dans un tas d'ordures, ainsi s'est levée en moi, je ne sais comment, cette Pensée de la Bodhi.

28-31. C'est un élixir né pour abolir la mort du monde, un trésor inépuisable pour éliminer la misère du monde, un remède incomparable pour guérir les maladies du monde, un arbre pour délasser le monde fatigué d'errer dans les chemins de la vie, un pont ouvert à tout venant pour le conduire hors des voies douloureuses, une lune spirituelle levée pour apaiser la brûlure des pas-

sions du monde, un grand soleil pour dissiper les ténèbres de l'ignorance, un beurre nouveau produit par le barattement du lait de la Bonne Loi.

32. Pour la caravane humaine qui suit la route de la vie, affamée de bonheur, voici préparé le banquet du bonheur, où tous les arrivants pourront se rassasier.

33. Aujourd'hui, en présence de tous les Saints, je convie le monde à l'état de Buddha et, en attendant, au bonheur. Que les dieux, les Asuras (29) et tous autres se réjouissent!





IV

L'APPLICATION A LA PENSÉE DE LA BODHI

1. Ayant ainsi fermement saisi la Pensée de la Bodhi, que le Bodhisattva, sans jamais se lasser, s'efforce de ne pas transgresser la règle.

2. Ce qu'on a entrepris précipitamment, sans mûrement réfléchir, on peut, même si on a fait une promesse, le faire ou s'en abstenir.

3. Mais ce qui a été examiné par les Buddhas, par les sages Bodhisattvas et par moi-même, selon mon pouvoir, pourquoi l'ajourner ?

4. Si, après l'avoir promis, je ne l'accomplis pas en fait, dupant ainsi tous les êtres, quelle sera ma destinée ?

5. « Qui a eu la simple pensée de donner et ne donne pas, deviendra un spectre affamé », dit-on, et cela, même s'il s'agit d'une très petite chose.

6. A plus forte raison si, ayant annoncé hautement et du fond du cœur le bonheur suprême, je viens à duper le monde entier, quelle sera ma destinée?

7. L'Omniscient seul connaît l'inscrutable marche de l'acte, qui, même en cas d'abandon de la Pensée de la Bodhi, délivre les hommes.

8. Toute défaillance du Bodhisattva est très grave, car, quand il pèche, c'est le bien de tous les êtres qu'il détruit.

9. Et celui qui met un obstacle d'un instant au mérite du Bodhisattva encourt un immense châtiment, car il s'attaque au bien de tous les êtres.

10. Quand on frappe une seule créature dans son bien, on est soi-même frappé; que dire, lorsqu'il s'agit de tous les êtres compris dans l'infini de l'espace!

11. Ainsi ballotté sur l'océan des transmigrations par la force du péché et la force de la Pensée de la Bodhi, il recule son arrivée à terre ([10]).

12. Donc, ce que j'ai promis, je dois l'exécuter scrupuleusement; si aujourd'hui même je ne fais pas un effort, je descendrai de bas-fond en bas-fond.

13. D'innombrables Buddhas ont passé, cher-

chant tous les êtres à convertir : par ma faute, je ne me trouvais pas à portée de leur puissance de guérison.

14. Si aujourd'hui encore je reste tel que je l'ai été toujours, je suis voué aux lieux de punition, à la maladie, à la mort, aux mutilations, aux lacérations.

15. Quand trouverai-je de nouveau l'apparition d'un Buddha, la foi, la condition humaine, l'aptitude à la pratique du bien, toutes choses si difficiles à obtenir ?

16. La santé, le jour présent avec sa pitance et sa sécurité, le moment que nous avons à vivre, tout cela est trompeur : le corps est pareil à un objet prêté.

17. Ce n'est point par une conduite comme la mienne qu'on obtient de nouveau la condition d'homme ; et en dehors de la condition d'homme, c'est le mal seul qui m'attend : d'où viendrait le bien ?

18. Si je ne fais pas le bien, maintenant que j'en suis capable, que ferai-je alors, hébété par les souffrances des sorts funestes ?

19. Pour qui ne fait pas le bien et accumule le péché, le nom même du bonheur (31) est aboli pour des centaines de millions de kalpas.

20. C'est pourquoi le Bienheureux a dit : « La condition humaine s'obtient aussi rarement

qu'une tortue parvient à passer son cou dans l'orifice d'un joug flottant sur l'océan ([32]). »

21. Pour un péché d'un instant, on reste pendant un cycle entier dans l'enfer Avîci ([33]); en présence de péchés accumulés depuis un temps infini, comment parler de bonheur?

22. Et il ne suffit pas d'en avoir supporté les conséquences pour être délivré, puisque, pendant qu'on les supporte, on produit de nouveaux péchés.

23. Il n'y a pire duperie ou pire folie que d'avoir trouvé une pareille occasion sans en profiter pour faire le bien.

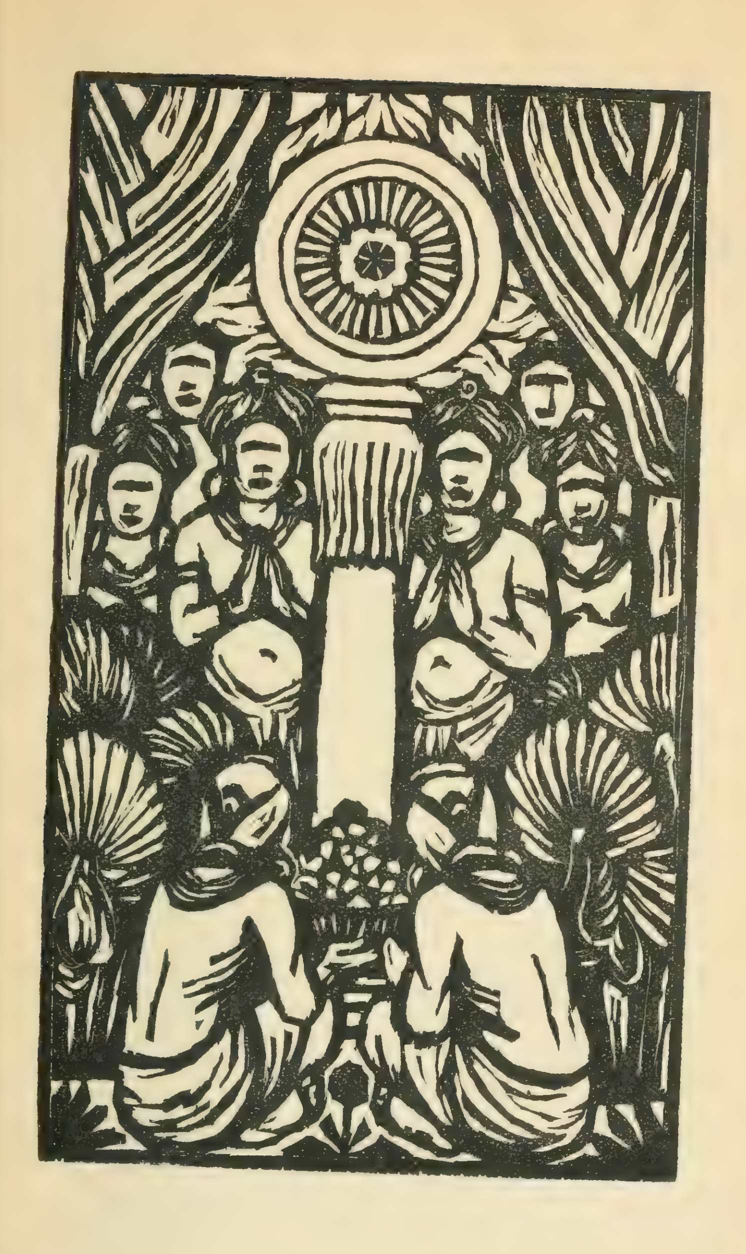
24. Et si, après cette réflexion, je succombe de nouveau à ma folie, je m'en repentirai longtemps, pourchassé par les messagers de Yama.

25. Longtemps mon corps brûlera dans le feu intolérable de l'enfer; longtemps mon corps indocile sera dévoré par le feu du remords.

26. J'ai atteint, je ne sais comment, cette terre favorable si difficile à atteindre; et voilà qu'en pleine conscience, je suis reconduit aux mêmes enfers.

27. Je suis donc dénué de raison, aveuglé par quelque sortilège! Je ne sais qui m'affole, qui se tient au-dedans de moi!

28. Le désir, la haine et les autres passions sont des ennemis sans mains, sans pieds; ils ne sont



ni braves, ni intelligents; comment ai-je pu devenir leur esclave?

29. Embusqués dans mon cœur, ils me frappent à leur aise, et je ne m'en irrite même pas; fi de cette absurde patience!

30. Si j'avais pour ennemis tous les dieux et tous les hommes ensemble, ils seraient incapables de me traîner au feu de l'enfer.

31. Mais les Passions, ces ennemis puissants, me jettent en un clin d'œil dans un feu, au contact duquel le Meru (24) fondrait sans même laisser de cendres.

32. Aucun autre ennemi n'a une vie aussi longue, que la très longue vie, sans commencement ni fin, de mes ennemis les Passions.

33. Tout homme fidèlement servi veille au bien de son serviteur : mais les Passions, à qui les sert, ne réservent que le comble du malheur.

34. Leur haine est constante et vivace; elles sont la source unique du torrent des misères; et elles habitent dans mon cœur. Comment pourrais-je jouir en paix de la vie?

35. Gardiennes de la prison de la vie, bourreaux des coupables dans l'enfer et les autres lieux de punition, si elles se tiennent dans la maison de mon esprit, dans la cage de mon désir, comment goûterais-je le bonheur?

36-38. Donc je ne déposerai pas le harnois avant

que ces ennemis n'aient péri sous mes yeux. Les orgueilleux poursuivent de leur colère le plus chétif adversaire; ils ne s'endorment pas avant de l'avoir écrasé. Sur le front de bataille, ils lancent des coups terribles à des malheureux que la nature a déjà condamnés au supplice de la mort. Ils comptent pour rien la douleur des coups de flèche et de lance et ne tournent pas le dos avant d'avoir vaincu. Et moi, qui me suis levé pour vaincre mes ennemis naturels, auteurs constants de toutes mes douleurs, pourquoi m'abandonnerais-je maintenant au désespoir et à l'abattement, même à la suite de centaines de misères ?

39. On étale sur son corps comme des parures, les inutiles blessures faites par les ennemis. Comment, moi, qui me suis levé pour accomplir une grande œuvre, m'en laisserais-je détourner par les souffrances ?

40. L'esprit concentré sur leurs moyens d'existence, les pêcheurs, les parias, les laboureurs et les autres artisans endurent le chaud, le froid, toutes les misères. Comment ne les supporterais-je pas, moi aussi, pour le bien du monde ?

41. Je me suis engagé à délivrer des Passions le monde entier compris entre les dix points cardinaux. Et moi-même je n'en suis pas délivré !

42. Ignorant ma mesure, je parlais alors comme

un insensé. Donc, je m'appliquerai sans cesse et sans retour à la destruction des Passions.

43. Je m'y cramponnerai. Je serai un guerrier poursuivant de sa haine toute autre passion que celle qui s'attache à la perte des Passions.

44. Que mes entrailles se répandent, que ma tête tombe! Jamais je ne me courberai devant mes ennemis les Passions!

45. Un ennemi expulsé peut trouver asile dans un autre lieu, y refaire ses forces et en revenir; mais l'ennemi Passion n'a pas un tel refuge.

46. Où irait-il une fois chassé, cet hôte de mon cœur, pour préparer ma ruine? Sa seule force, c'est ma lâcheté et ma sottise. Les Passions ne sont qu'une vile canaille qui fuit à la vue de la Sagesse.

47. Les Passions ne demeurent ni dans les objets, ni dans les sens, ni dans l'intervalle, ni ailleurs. Où sont-elles installées pour tourmenter le monde entier? C'est un simple mirage. Donc, ô mon cœur, quitte toute crainte, efforce-toi vers la Sagesse. Pourquoi, sans motif, te tourmenter toi-même dans les enfers?

48. C'est décidé! Je ferai mes efforts pour observer la règle telle qu'elle a été énoncée. Si une maladie peut être guérie par un remède, comment recouvrer la santé en s'écartant de l'ordonnance du médecin?



V

LA GARDE DE LA CONSCIENCE

1. Celui qui veut garder la règle doit garder soigneusement son esprit; la règle est impossible à garder pour qui ne garde pas l'esprit volage.

2. Les éléphants sauvages, dans la fureur du rut, ne causent pas autant de malheurs que n'en cause, dans l'Avìci et les autres enfers, cet éléphant : l'esprit débridé.

3. Mais si l'éléphant Esprit est lié complètement par la corde Attention, alors tout danger disparaît et tout bien est accessible.

4-5. Tigres, lions, éléphants, ours, serpents, tous les ennemis, tous les geôliers infernaux, les

Ḍâkinîs, les Râkshasas [35], tous sont liés dès que l'esprit est lié, tous sont domptés dès que l'esprit est dompté.

6. Car tous les dangers, car les souffrances sans pareilles procèdent de l'esprit seul, a dit le Véridique.

7. Qui a diligemment fabriqué les engins de l'enfer ? Qui le pavé de fer rouge ? Et ces femmes [36], d'où sortent-elles ?

8. C'est de l'esprit mauvais que tout cela procède, a dit le Saint : donc il n'y a que lui de redoutable au monde.

9. Si la perfection de charité consistait à enrichir le monde, comment les anciens Sauveurs l'auraient-ils possédée, puisque le monde est toujours pauvre ?

10. La pensée de sacrifier à tous les êtres tout ce qu'on possède et le fruit même de son sacrifice, voilà ce qu'on appelle la perfection de charité : elle est donc esprit et rien d'autre.

11. Où mettre les poissons et autres animaux pour être sûr de ne pas les tuer ? La perfection de moralité, c'est l'esprit de renoncement.

12. Combien tuerais-je de méchants ? Leur nombre est infini comme l'espace. Mais si je tue l'esprit de colère, tous mes ennemis sont tués en même temps.

13. Où trouver un cuir assez grand pour couvrir

toute la terre ? Mais le simple cuir d'une sandale y suffit.

14. De même je ne puis maîtriser les états extérieurs ; mais je maîtriserai mon esprit : que m'importent les autres maîtrises !

15. Même avec l'aide de la parole et de l'action, l'esprit pesant n'obtient pas ce qu'obtient à lui seul l'esprit délié : la dignité de Brahmâ et d'autres récompenses.

16. Prière, ascèse prolongée, tout est vain si l'esprit est distrait et pesant, a dit l'Omniscient.

17. Pour abolir la souffrance et atteindre le bonheur, vainement ils errent à travers l'espace, ceux qui n'ont point cultivé cet esprit mystérieux qui contient en lui la totalité des phénomènes.

18. Il faut que mon esprit soit bien surveillé, bien gardé : hormis l'exercice de la garde de l'esprit, que valent tous les autres ?

19. De même qu'un blessé, entouré d'étourdis, protège avec précaution sa blessure, ainsi doit-on, parmi les pécheurs, protéger, comme une plaie, son esprit.

20. De peur d'éprouver un atome de souffrance, je protège avec soin ma blessure ; d'où vient que, menacé du choc des « montagnes écrasantes » (17), je ne songe pas à protéger cette blessure : mon esprit ?

21. Quand il se conforme à cette règle de con-

duite, l'ascète, même parmi les pécheurs, même parmi les femmes, demeure ferme et imperturbable.

22. Que je perde ma fortune, et mes honneurs, et ma vie, et même tout autre bien spirituel, mais mon esprit, jamais!

23. A ceux qui veulent garder leur esprit, j'adresse ce salut : « Gardez à toute force l'attention et la conscience! »

24. Comme un homme troublé par la maladie est incapable de toute action, de même l'esprit troublé dans ces deux facultés est incapable de toute action.

25. L'esprit est-il inconscient, tout ce que produisent l'étude et la réflexion s'échappe de la mémoire, comme l'eau d'un vase fêlé.

26. Beaucoup d'hommes instruits, croyants, zélés, encourent, faute de conscience, les souillures du péché.

27. L'inconscience est un voleur qui guette une éclipse de l'attention : dépouillé par elle du mérite accumulé, on tombe dans les destinées funestes.

28. Les Passions sont une bande de pirates qui cherchent un passage; s'ils le trouvent, ils nous pillent et anéantissent les chances de notre vie future.

29. Donc que l'attention ne s'écarte jamais de la porte de notre cœur; si elle s'en écarte, il faut

l'y ramener, se souvenant des supplices de l'enfer.

30. Heureux ceux qui agissent avec crainte et déférence, d'après les instructions de leurs maîtres! De la société des maîtres naît aisément l'attention.

31-32. « Les Buddhas et les Bodhisattvas portent partout leurs regards sans obstacle; tout est en leur présence, et moi aussi je suis en leur présence! » Dans cette pensée, tiens-toi avec modestie, respect et crainte, et que le souvenir des Buddhas te revienne à chaque instant.

33. La conscience vient, et une fois venue ne s'en va plus, lorsque l'attention se tient à la porte de l'esprit pour la garder.

34. Il me faut donc tout d'abord surveiller constamment mon esprit de cette manière. Il faut ensuite que je me tienne comme privé d'organes, comme une souche.

35. Jamais de coups d'œil jetés çà et là sans utilité; la vue doit être toujours baissée, comme dans une profonde méditation.

36. Pour se délasser la vue, on peut de temps en temps regarder l'horizon; ou, si on aperçoit l'ombre d'un passant, on peut lever les yeux sur lui et le saluer.

37. En se mettant en route, pour se rendre compte des dangers possibles, on peut examiner successivement les quatre points cardinaux, mais on doit pour cela s'arrêter et se retourner.

38. Ayant ainsi regardé en avant et en arrière, on peut avancer ou reculer et faire à bon escient ce qui convient en chaque occurrence.

39. « Telle doit être la position du corps », se dit le néophyte en commençant une action ; et, tandis qu'elle est en cours, il doit vérifier de temps en temps sa position.

40. Il doit surveiller de près l'esprit, cet éléphant en rut, de peur qu'il ne rompe le lien qui l'attache à ce grand poteau : le respect de la Loi.

41. « Où est mon cœur ? » se dit-il, et il le surveille, de manière qu'il ne rejette pas en un clin d'œil le joug du recueillement.

42. Si toutefois il ne le peut en certaines circonstances, telles qu'un danger, une fête, à son gré ! Car il est dit qu'au temps de la charité, la moralité peut être négligée.

43. Si on a entrepris une œuvre à bon escient, il ne faut pas penser à une autre ; on doit d'abord l'achever en y mettant tout son cœur.

44. De la sorte tout sera bien fait ; autrement l'une et l'autre action seront manquées, et le vice de l'inconscience prendra un nouveau développement.

45. Il faut étouffer en soi tout intérêt pour les causeries variées auxquelles on se livre trop souvent, et pour les choses merveilleuses.

46. Écraser de la terre, couper des herbes, tracer

des lignes sont des actes stériles; pensant à la règle des Buddhas, on doit les craindre et y renoncer à l'instant.

47. Quand on veut bouger ou parler, il faut d'abord examiner son esprit et le mettre en état de tranquillité.

48. Si on se sent le cœur attiré ou repoussé, il ne faut ni agir ni parler, mais rester immobile comme une souche.

49-50. Lorsque le cœur s'avère hautain, railleur, orgueilleux, infatué, brutal, insidieux, fourbe, présomptueux, malveillant, dédaigneux, querelleur, il faut rester immobile comme une souche.

51. Mon esprit est en quête de gain, d'honneurs, de gloire, de popularité, d'hommages : je resterai donc immobile comme une souche.

52. Mon esprit est rebelle à l'intérêt d'autrui, appliqué au mien, friand de clientèle et enclin à parler : je resterai donc immobile comme une souche.

53. Il est intolérant, indolent, timide, téméraire, bavard, uniquement dévoué à sa coterie : je resterai donc immobile comme une souche.

54. Quand il voit son cœur ainsi troublé, en proie à d'inutiles projets, toujours le vaillant doit le brider fortement par la méthode des contraires.

55-57. Déterminé, bienveillant, ferme, soumis, respectueux, ayant la pudeur et la crainte du

péché, apaisé, appliqué à satisfaire les autres; jamais excédé par les désirs contradictoires des insensés, mais au contraire compatissant envers eux, dans la pensée que c'est là l'effet des passions; toujours soumis à moi-même et aux autres en toutes choses permises; sans intérêt personnel, comme une création magique : tel je garderai mon esprit.

58. Me rappelant sans cesse le moment unique obtenu après un si long temps, je garderai mon esprit immuable comme le Sumeru.

59. Traîné çà et là par les vautours avides de chair, pourquoi le corps inanimé ne fait-il aucune résistance?

60. Pourquoi, ô mon cœur, veiller sur cet amas, le prenant pour ton moi? S'il est distinct de toi, que t'importe sa disparition?

61. Insensé! tu ne prends pas pour ton moi une poupée de bois, qui est propre; pourquoi veiller sur une machine composée d'éléments impurs et destinée à la pourriture?

62-63. Enlève d'abord par la pensée cette enveloppe de peau; puis, avec le couteau de l'intuition, sépare la chair de son armature d'os; romps les os eux-mêmes, regarde la moelle qui est à l'intérieur et demande-toi ce qu'il y a là-dedans d'essentiel.

64. En regardant avec le plus grand soin, tu ne

vois rien d'essentiel! Réponds à présent : pourquoi maintenant encore gardes-tu ton corps?

65. On ne mange pas le sperme, on ne boit pas le sang [38], on ne suce pas les entrailles : que veux-tu faire de ton corps?

66-67. S'il est utile à garder, c'est pour servir de pâture aux vautours et aux chacals.

Sans doute ce misérable corps est pour les hommes un instrument d'action. Mais tu as beau le garder : la Mort impitoyable te l'arrachera pour le jeter aux vautours : alors que feras-tu?

68. Si un serviteur ne doit pas rester dans la maison, on ne lui donne ni vêtements ni autres cadeaux. Le corps, ayant mangé, s'en ira : pourquoi te mettre en frais pour lui?

69. Donne-lui son salaire, puis, ô mon cœur, occupe-toi de ton propre intérêt : car on ne donne pas à un salarié tout ce qu'il gagne.

70. Il faut voir dans le corps un vaisseau qui va et vient; fais que le corps aille et vienne à ton gré pour conduire les êtres à leur but.

71. Ainsi maître de son moi, que le Bodhisattva soit toujours souriant; qu'il évite les froncements de sourcils; qu'il soit le premier à adresser la parole; qu'il soit l'ami du monde.

72. Qu'il ne laisse pas tomber un siège ou un autre meuble avec fracas et brusquerie; qu'il ne

heurte pas bruyamment aux portes; qu'il se plaise à ne pas faire de bruit.

73. Le héron, le chat, le voleur marchent silencieux et inaperçus, et ainsi ils obtiennent ce qu'ils ont en vue : que l'ascète fasse toujours comme eux.

74. De ceux qui sont habiles à diriger les autres et qui rendent service sans en être priés, qu'il porte la parole sur sa tête; qu'il soit pour tous les êtres un disciple.

75. A tous les discours élogieux, qu'il témoigne son approbation; s'il voit quelqu'un faire une bonne œuvre, qu'il l'encourage par ses louanges.

76. Qu'il vante dans le privé les qualités des autres, et qu'il s'associe avec joie à l'éloge public qui en est fait; si c'est son propre éloge qui est énoncé, qu'il le considère seulement comme un hommage à la vertu.

77. Tous les efforts ont pour but la satisfaction, mais celle-ci est difficile à obtenir, même au moyen de la richesse. Donc je goûterai le plaisir d'être satisfait par les mérites issus de l'effort des autres.

78. Dans cette vie, je n'y perds rien, et j'y gagnerai dans l'autre la grande félicité. Au contraire, les haines engendrent dans ce monde la souffrance du mécontentement, et dans l'autre la grande souffrance.

79. Que sa parole soit correcte et bien ordonnée,

claire, séduisante, agréable à l'oreille, empreinte de compassion, d'un ton doux et calme.

80. Qu'il regarde toujours droit les créatures, comme s'il les buvait des yeux, en pensant : « C'est grâce à elles que l'état de Buddha sera mon partage. »

81. Une constante dévotion, les antagonistes, les champs des qualités et des bienfaiteurs, les malheureux : autant de sources d'un grand mérite (39).

82. Qu'il soit habile, énergique, agissant toujours lui-même ; dans toutes les affaires, qu'il ne cède la place à personne.

83. Les perfections, à commencer par celle de la charité, croissent en excellence à mesure qu'on remonte la série ; qu'il n'en sacrifie pas une supérieure à une inférieure, hormis la « digue de la conduite » [qu'il faut respecter avant tout].

84. Cela étant bien compris, qu'il travaille avec une constante énergie au bien des autres ; même ce qui est défendu devient permis pour le compatissant qui voit le bien à faire.

85. Après avoir fait leur part aux malheureux, aux faibles, aux religieux, qu'il mange avec modération ; qu'il sacrifie tout, hormis les trois robes.

86. Son corps est l'auxiliaire de la Bonne Loi : qu'il ne le torture pas en faveur d'un être médiocre ;



de cette façon, il remplira promptement l'espérance des hommes.

87. Donc qu'il ne sacrifie pas sa vie pour celui dont les dispositions de compassion sont de mauvais aloi; mais si elles sont égales aux siennes, il doit la sacrifier, car son sacrifice n'est pas perdu.

88. Qu'il n'enseigne pas la Loi à un homme irrespectueux ou qui, tout en étant en bonne santé, est coiffé d'un turban, porteur d'un parasol, d'un bâton, d'une épée, ou qui a la tête couverte.

89. Qu'il ne l'enseigne pas, profonde et sublime comme elle est, à des créatures vulgaires, ni à des femmes hors de la présence d'un homme; qu'il témoigne un égal respect aux Lois supérieures et inférieures ([40]).

90. Si quelqu'un se montre digne de la Loi sublime, qu'il ne l'affecte pas à la Loi inférieure; mais qu'il n'aille pas, en le dispensant des devoirs pratiques, le gagner par l'attrait des Sûtras et des Mantras ([41]).

91. Il est incorrect de jeter son cure-dents ou de cracher en public; il est funeste et blâmable de souiller l'eau potable et le sol cultivé.

92. Il ne doit pas manger à pleine bouche, avec bruit ou en ouvrant largement la bouche, ni s'asseoir les pieds pendants, ni se gratter les deux bras en même temps.

93. Il ne doit pas voyager ou loger avec la femme

d'autrui, si elle est seule. Ayant observé et interrogé, qu'il évite tout ce qui est choquant pour le monde.

94. Qu'il ne fasse pas signe avec le doigt; mais qu'il se serve poliment de la main droite entière, même pour indiquer le chemin.

95. Qu'il ne hèle personne en agitant les bras, sauf dans un cas pressant, mais qu'il fasse entendre un claquement de doigts ou un autre bruit; une conduite différente serait déréglée.

96. Qu'il se couche dans la posture du Nirvâṇa du Buddha, tourné vers la direction qu'il préfère, conscient, prompt à se lever avant d'y être strictement forcé.

97. Les pratiques édictées pour les Bodhisattvas sont innombrables. Mais celle qu'il faut observer rigoureusement, c'est la Purification de l'esprit.

98. Trois fois par jour et par nuit, qu'il mette en œuvre les trois éléments (moralité, méditation, sagesse); par eux, par la pensée de la Bodhi et par le recours aux Vainqueurs, il efface en lui-même la dernière trace du péché.

99. Dans quelque situation qu'il se trouve, soit de son propre gré, soit par soumission à un autre, qu'il pratique soigneusement les règles qui y sont applicables.

100. Il n'est rien que ne doivent pratiquer les Bodhisattvas pour le salut de tous; et pour celui

qui agit ainsi, il n'est rien qui ne soit méritoire.

101. C'est uniquement dans l'intérêt direct ou indirect des êtres qu'il doit agir; c'est pour eux qu'il doit tout employer à l'acquisition de la Bodhi.

102. Qu'il n'abandonne pas, même au prix de sa vie, un saint ami, pratiquant la règle des Bodhisattvas et expert dans le sens du Mahâyâna.

103. Qu'il étudie dans le *Çrîsaṃbhavavimoksha* (42) la conduite à tenir envers les gurus. Les préceptes exposés ici et les autres enseignements du Buddha sont à apprendre par le texte des Sûtrântas.

104. Les règles sont énoncées dans les Sûtras : qu'il récite donc les Sûtras, et qu'il apprenne les péchés graves dans l'*Âkâçagarbhasûtra*.

105. Il est nécessaire de lire sans cesse le *Çikshâsamuccaya* (43), parce que la pratique des bons y est expliquée en détail.

106. Ou bien encore qu'il étudie, comme abrégé, le *Sûtrasamuččaya* (44) et le second ouvrage de même titre composé par le vénérable Nâgârjuna.

107. Par là il verra ce qui lui est défendu et prescrit; l'ayant vu, il pourra pratiquer la règle pour garder en lui la pensée des créatures.

108. Voici en résumé la définition de la cons-

cience : c'est l'examen répété de notre état physique et moral.

109. C'est en actes que je proclamerai la Loi ; à quoi bon en réciter seulement les paroles ? Quel bien le malade tirerait-il de la seule lecture d'un traité médical ?





VI

LA PATIENCE

1. Toutes ces bonnes œuvres, la charité, le culte des Buddhas, le bien qu'on a fait pendant des milliers de kalpas, tout cela est détruit par la haine. *La haine.*

2. Il n'y a pas de vice égal à la haine, ni d'ascèse égale à la patience; donc il faut, par des moyens variés, cultiver activement la patience.

3. L'âme n'atteint pas la paix, ne goûte pas la joie et le bien-être, ne parvient pas au sommeil et à l'équilibre, tant qu'est fiché dans le cœur le dard de la haine.

4. Cadeaux, égards, protection, n'empêchent

pas ceux qui en profitent de souhaiter la perte du maître que sa dureté leur rend odieux.

5. Ses amis mêmes se dégoûtent de lui; il donne et n'est point servi; bref, il n'est rien par quoi l'homme irascible puisse être heureux.

6. Celui qui, reconnaissant dans la colère l'ennemi auteur de tous ses maux, l'attaque avec énergie, celui-là est heureux en ce monde et dans l'autre.

7. Né de la crainte réalisée ou du désir trompé, le mécontentement est l'aliment de la haine qui, fortifiée par lui, me perdra.

8. Donc, je détruirai l'aliment de cet ennemi, qui n'a d'autre rôle que de m'assassiner.

9. Que la pire calamité me survienne, ma joie n'en doit pas être troublée; car le mécontentement lui aussi est sans plaisir, et de plus il dissipe le mérite acquis.

10. S'il y a un remède, à quoi bon le mécontentement? S'il n'y a pas de remède, à quoi bon le mécontentement?

11. Douleur, humiliation, propos blessants, diffamation, tout cela nous le craignons pour nous et ceux que nous aimons, mais non pour notre ennemi, au contraire!

12. Le plaisir s'obtient à grand'peine; la douleur vient sans qu'on y pense : or la douleur, c'est le salut; sois donc ferme, ô mon âme!

13. Les habitants du Carnatic, dévots à Durgâ, s'imposent en vain la souffrance des brûlures et des lacérations : et moi, avec la délivrance pour but, comment pourrais-je être lâche?

14. Il n'existe rien d'irréalisable par l'exercice; donc, en s'habituant à des souffrances légères, on arrive à en supporter de grandes.

15. Moustiques, taons, mouches, faim, soif et autres sensations douloureuses, démangeaisons violentes et autres souffrances, pourquoi les négliger comme inutiles (45)?

16. Froid, chaud, pluie, vent, fatigue, prison, coups : il faut s'endurcir à tout cela, pour ne pas ensuite souffrir davantage.

17-18. Il en est qui, en voyant couler leur sang, redoublent de vaillance; il en est qui défaillent à la vue du sang d'un autre : cela vient de la fermeté ou de la faiblesse de l'esprit; il suffit donc de résister à la douleur pour s'en rendre maître.

19. La douleur ne doit pas troubler la sérénité du sage; car il se bat contre les Passions, et la guerre ne va pas sans douleur.

20. Ceux qui battent l'ennemi en offrant leur poitrine à ses coups, ceux-là sont des vainqueurs héroïques; les autres ne sont que des tueurs de morts.

21. La douleur a une grande vertu : c'est un ébranlement qui provoque la chute de l'infatuation,

la pitié envers les créatures, la crainte du péché, la foi dans le Buddha.

22. Je ne m'irrite pas contre la bile et autres humeurs, bien qu'elles soient cause de grandes souffrances; pourquoi m'irriter contre des êtres conscients? Eux aussi sont irrités par les causes.

23. De même que ces souffrances sont produites par les humeurs sans être voulues, de même l'irritation de l'être conscient naît par force et sans être voulue.

24. L'homme ne s'irrite pas à son gré en pensant : « Je vais me mettre en colère », pas plus que la colère ne naît après avoir projeté de naître.

25. Mais toutes les fautes, tous les péchés se produisent par la force des causes : il n'en est point qui soient spontanés.

26. La réunion des causes ne pense pas qu'elle engendre, et l'effet ne pense pas qu'il est engendré.

Contre le Sâṃkhya et le Vedânta.

27. Ce principe même qui est postulé sous le nom de Matière primitive (*Pradhâna*) ou imaginé sous le nom d'Âme (*Âtman*), ne naît pas après avoir pensé : « Je nais. »

28. Car avant d'être né, il n'existe pas : comment donc désirerait-il être?

[S'il est éternel], il ne peut cesser d'être en fonction de son objet [et la délivrance est impossible].

29. Si l'Âtman est éternel, inconscient et infini, comme l'espace, il est évidemment inactif; même

en contact avec d'autres causes, comment ce qui est immuable pourrait-il agir ?

30. S'il est, au moment de l'action, ce qu'il était auparavant, quelle action pourrait-il exercer ? « Son action propre », dit-on ; mais dans ce complexe de causes, lequel des deux éléments est la cause ?

31. Ainsi tout dépend d'une cause; et cette cause aussi est dépendante. Contre des automates pareils à des créations magiques, à quoi bon s'irriter ?

32. « Mais, dira-t-on, la résistance non plus n'est pas possible : qui résisterait et à quoi ? » Si, elle est possible ! Puisqu'il y a enchaînement des causes, il y a possibilité d'abolir la douleur.

33. Donc si l'on voit un ami ou un ennemi tenir une conduite répréhensible, il faut se dire : « Ce sont ses antécédents qui agissent », et garder sa sérénité.

34. S'il suffisait à tous les hommes de désirer pour réussir, personne ne souffrirait : car personne ne souhaite la souffrance.

35. Par irréflexion, par colère, par convoitise d'objets inaccessibles, tels que la femme d'autrui, les hommes se déchirent aux ronces, souffrent de la faim et s'infligent toutes sortes de tortures.

36. Il en est qui ont recours au suicide : ils se pendent, se précipitent, s'empoisonnent, se livrent

aux excès de la nourriture et de la boisson, commettent un crime capital.

37. Si, sous l'influence des passions, ils détruisent leur corps qui leur est cher, comment épargneraient-ils celui des autres ?

38. Envers ces hommes affolés par les passions, acharnés à leur propre perte, loin de manifester de la pitié, on éprouve de la colère : pourquoi ?

39. Si la nature de ces insensés est de faire du mal aux autres, il n'est pas plus logique de s'irriter contre eux que contre le feu dont la nature est de brûler.

40. Si, au contraire, cette tare est adventice, et si les hommes sont naturellement droits, la colère est aussi peu justifiée que contre l'air envahi par une âcre fumée.

41. On ne s'irrite pas contre le bâton, auteur immédiat des coups, mais contre celui qui le manie ; or cet homme est manié par la haine : c'est donc la haine qu'il faut haïr.

42. Jadis, moi aussi, j'ai infligé aux créatures une pareille souffrance : donc je ne reçois que mon dû, moi qui ai tourmenté les autres.

43. Son épée et mon corps, voilà la double cause de ma souffrance : il a pris l'épée, j'ai pris le corps ; contre qui s'indigner ?

44. C'est un abcès en forme de corps que je me suis donné là, un abcès qui souffre du moindre

contact. Aveuglé par le désir, comment puis-je m'irriter de la douleur qu'il endure ?

45. Je n'aime pas ma douleur, mais j'aime la cause de ma douleur, fou que je suis ! C'est de mon péché qu'elle est née : pourquoi en vouloir à un autre ?

46. La forêt dont les feuilles sont des glaives, les vautours infernaux ont été engendrés par mes actes, et de même la douleur présente : contre qui m'irriter ?

47. Ce sont mes actes qui poussent mes persécuteurs ; c'est à cause de moi qu'ils iront en enfer. Ne suis-je pas leur meurtrier ?

48. Grâce à eux, mes nombreux péchés s'atténuent par l'exercice de la patience ; à cause de moi, ils iront dans l'enfer aux longues souffrances.

49. C'est moi qui suis leur persécuteur, ce sont eux qui sont mes bienfaiteurs ; comment, renversant les rôles, oses-tu t'irriter, cœur scélérat ?

50. Si je ne tombe pas en enfer, c'est sans doute grâce aux mérites de mes bonnes dispositions : que perdent-ils à ce que je me préserve moi-même ?

51. Si je leur rendais le mal qu'ils me font, ils ne seraient pas sauvés pour cela ; ma carrière de bodhisattva serait brisée et ces malheureux seraient perdus.

52. L'esprit immatériel ne peut jamais être

frappé ; s'il est atteint par la douleur physique, c'est à cause de son attachement au corps.

53. Injures, paroles brutales, calomnies, tout cela ne blesse pas le corps ; d'où vient ta colère, ô mon âme ?

54. Ce n'est pas la défaveur d'autrui qui me dévorera dans cette vie ou dans une autre : pourquoi donc la redouter ?

55. Parce qu'elle tarit mes profits ? Mais mes profits s'évanouiront dès cette vie, tandis que mon péché demeurera dans toute sa force.

56. Mieux vaut mourir aujourd'hui même que de traîner longtemps une vie inutile, puisque, même après avoir longtemps vécu, la douleur de la mort sera la même pour moi.

57-58. Un dormeur qui a rêvé un bonheur de cent ans, s'éveille ; un autre qui n'a rêvé qu'un bonheur d'un instant, s'éveille aussi. Quand tous deux sont éveillés, leur bonheur, n'est-ce pas, disparaît. Tel, à l'heure de la mort, celui qui a longtemps vécu et celui qui a peu vécu.

59. Après avoir gagné beaucoup, après avoir savouré de longues délices, je m'en irai nu et les mains vides, comme un homme dépouillé par les voleurs.

60. « Mais, dis-tu, grâce à mes profits, je vis, et en vivant j'use mes péchés et je gagne du mérite. » Quand on se fâche pour une question de

lucre, c'est le mérite qu'on use et le péché qu'on gagne.

61. Si le but même de ma vie disparaît, à quoi bon cette vie elle-même qui ne produit que du mal ?

62. Tu hais, dis-tu, ton diffamateur parce qu'il cause la perte de ceux [qu'il excite contre toi]; pourquoi donc ne t'irrites-tu pas de même contre le calomniateur d'autrui ?

63. Tu pardonnes aux malveillants dont l'aversion est l'effet de la médisance d'autrui : et tu ne pardonnes pas au médisant qui obéit à ses passions !

64. Ceux qui détruisent et outragent les statues, les stûpas, la doctrine, ne méritent pas ma haine, car les Buddhas et les saints n'en souffrent pas.

65. Si quelqu'un maltraite nos maîtres, nos parents, ceux que nous aimons, refrénons notre colère, en considérant que c'est là l'effet des causes.

66. La souffrance des êtres est nécessairement l'œuvre d'une cause consciente ou inconsciente; elle ne se manifeste que dans un être conscient; supporte-la donc, ô mon cœur !

67. Des égarés offensent ; d'autres égarés se courroucent. Qui d'entre eux dirons-nous innocent ou coupable ?

68. Pourquoi as-tu fait jadis ce qui te vaut d'être

à présent molesté ainsi par tes ennemis ? Nous sommes tous esclaves de nos actes : qui suis-je pour faire exception à cette règle ?

69. Ayant bien compris cela, je m'efforce au mérite spirituel, afin que tous soient animés de bons sentiments les uns envers les autres.

70-71. Quand une maison est en feu, on va dans la maison voisine et on en retire la paille et les autres matières inflammables auxquelles le feu pourrait s'attaquer. De même la pensée dont le contact attiserait le feu de la haine doit être éliminée à l'instant, de peur que la masse de nos mérites ne soit consumée.

72. Si un condamné à mort est mis en liberté après avoir eu la main coupée, où est le mal ? Si, au prix des souffrances humaines, on échappe à l'enfer, où est le mal ?

73. Si, aujourd'hui, une menue souffrance te semble intolérable, comment ne refrènes-tu pas la colère qui te vaudra les supplices de l'enfer ?

74. Par l'effet de la colère, j'ai été précipité des milliers de fois dans les enfers, et cela sans profit, ni pour moi ni pour les autres.

75. Or la douleur présente est bien moindre et elle est la source d'un grand profit. Il faut se réjouir d'une douleur qui supprime la douleur du monde.

L'envie. 76. Il est des hommes qui se délectent à louer

les vertus d'autrui : pourquoi, ô mon cœur, ne pas y prendre plaisir, toi aussi ?

77. C'est un plaisir irréprochable, délicieux, permis par les saints ; c'est le meilleur moyen de gagner le prochain.

78. C'est un plaisir que tu n'aimes pas ? Mais alors il faudrait avoir la même aversion pour les salaires, les aumônes, etc. ; on supprimerait ainsi toutes les récompenses de ce monde et de l'autre.

79. On fait ton éloge : tu admets qu'on y prenne plaisir. On fait l'éloge d'un autre : tu ne veux pas toi-même y prendre plaisir.

80. Tu as suscité en toi la pensée de la Bodhi par désir de rendre heureux tous les êtres. Comment peux-tu t'indigner contre ceux qui se trouvent spontanément heureux ?

81. Tu souhaites, dis-tu, aux êtres l'état de Buddha vénérable aux trois mondes (16) ; et en présence de vains honneurs, tu brûles de jalousie !

82. Celui qui nourrit ceux que tu dois nourrir, celui-là te donne. Tu trouves quelqu'un pour faire vivre ta famille, et au lieu de te réjouir, tu t'irrites !

83. Que ne souhaite-t-il pas aux êtres, celui qui leur souhaite la Bodhi ! D'où viendrait la pensée de la Bodhi à qui est jaloux de la prospérité des autres ?

84. Si un autre religieux ne recevait pas cette

aumône. elle resterait dans la maison de son bienfaiteur; dans tous les cas elle ne serait pas pour toi. Que t'importe qu'elle lui soit donnée ou non ?

85. Faut-il donc qu'il écarte le fruit de ses mérites, les bontés qu'on a pour lui, ses propres qualités; qu'il refuse ce qu'on lui offre ? Où s'arrêtera ta mauvaise humeur ?

86. Non seulement tu ne déplores pas le mal que tu as fait, mais tu jalouses ceux qui ont fait le bien !

87-88. Si un malheur arrive à ton ennemi, pourquoi t'en réjouir ? Ce n'est pas ton souhait qui a pu modifier la loi de causalité. Et fût-il réalisé par ton souhait, en quoi ce malheur peut-il faire ton bonheur ? Si tu en profites, quelle perte est pire que ce profit ?

89. C'est un hameçon terrible que l'envie. tendu par ces pêcheurs que sont les Passions : ils te vendront aux démons infernaux qui te feront cuire dans leurs chaudières.

90. Louanges. gloire. honneurs ne servent ni au mérite, ni à la durée de la vie, ni à la force, ni à la santé, ni au bien-être physique.

91. Or ceux-ci sont les seuls biens auxquels aspire l'homme intelligent qui connaît son intérêt. Les liqueurs, le jeu, les femmes, voilà à quoi s'attache celui qui désire les plaisirs des sens.

92. Et la gloire! Pour elle, ils sacrifient leurs biens et leur vie. Les mots sont-ils donc mangeables? Une fois mort, goûtera-t-on ce plaisir?

93. Comme un enfant, lorsque sa maison de sable est démolie, pousse des cris de détresse, ainsi m'apparaît mon cœur devant la ruine de ma réputation et de ma gloire.

94. La louange est un son vide de pensée, dont tu ne peux dire qu'il te loue! Tu dis qu'un autre est satisfait de toi, et que telle est la cause de ta joie.

95. Qu'elle s'adresse à un autre ou à moi, que me fait cette satisfaction d'autrui? C'est lui seul qui éprouve ce plaisir, je n'en ai pas la moindre part.

96. Si je me proclame heureux de son bonheur, alors je dois l'être dans tous les cas. Pourquoi donc le bonheur qu'il trouve dans son affection pour un autre ne me cause-t-il aucun plaisir?

97. Ainsi la joie naît en moi, parce que c'est moi qu'on loue; et c'est là une conduite aussi incohérente que celle d'un enfant.

98. Les louanges ruinent à la fois la paix de l'âme et la crainte du péché; elles engendrent la jalousie à l'égard des hommes de mérite et le dépit de leur prospérité.

99. Donc ceux qui se lèvent pour détruire ma réputation n'ont pour fonction que de me préserver des enfers.

100. Les biens et les honneurs sont une chaîne qui ne convient pas à mon désir de libération; ceux qui me délivrent de cette chaîne, comment pourrais-je les haïr?

101. J'allais pénétrer dans la Douleur; ils sont comme une porte fermée placée devant moi par la providence des Buddhas : comment pourrais-je les haïr?

102. « Mais mon ennemi entrave mes bonnes œuvres! » Mauvaise excuse au ressentiment, car il n'est pas de mortification comparable à la patience, et c'est celle dont il m'offre l'occasion.

103. C'est par ma faute que je ne pratique pas la patience envers lui; c'est moi qui place l'obstacle devant la bonne œuvre mise à ma disposition.

104. Celui, en effet, sans lequel un autre n'est pas, et par lequel il existe, celui-là est la cause de l'autre : comment peut-on l'appeler obstacle?

105. Le mendiant qui se présente en temps opportun n'est pas un obstacle à l'aumône; le religieux rencontré n'est pas un obstacle à l'entrée en religion.

106. Les mendiants sont communs dans le monde, rares les offenseurs, car si je n'offense personne, personne ne m'offensera.

107. Un ennemi acquis sans effort, c'est un trésor surgi dans la maison; il doit m'être cher, cet auxiliaire de ma carrière spirituelle.

108. Nous avons droit tous deux au fruit de la patience ; mais c'est à lui qu'il doit être offert le premier, puisqu'il est le premier auteur de ma patience.

109. « Mon ennemi n'a pas l'intention de perfectionner ma patience : il ne mérite donc pas que je l'honore ! » Mais alors pourquoi honorer la Bonne Loi, qui n'est que la cause inconsciente de ton perfectionnement ?

110. « Mais il a dessein de me nuire : je ne saurais honorer un ennemi ! » Aurais-je autrement besoin de patience, par exemple, envers un médecin dévoué ?

111. C'est son hostilité qui conditionne ma patience, et cette cause de ma patience, je dois l'honorer comme la Bonne Loi.

112. « Les créatures sont un champ de mérite, comme les Buddhas », a dit le Maître, car par leur dévotion aux unes comme aux autres, beaucoup ont atteint l'autre rive de la félicité.

113. C'est par les créatures, comme par les Buddhas, qu'on obtient les vertus d'un Buddha ; or la vénération qu'on témoigne aux Buddhas, on la refuse aux créatures : pourquoi cette différence ?

114. La grandeur de l'intention se mesure non à l'intention elle-même, mais à ses effets ; les créatures ont donc une grandeur égale à celle des Buddhas, elles vont de pair avec eux.

115. La vénération qui s'attache à la bonté, voilà la grandeur des créatures; le mérite que produit la dévotion aux Buddhas, voilà la grandeur des Buddhas.

116. Les créatures sont donc semblables aux Buddhas en ce qu'elles possèdent une parcelle des vertus d'un Buddha; mais aucune n'est en réalité semblable aux Buddhas, océans de qualités dont les parcelles sont infinies.

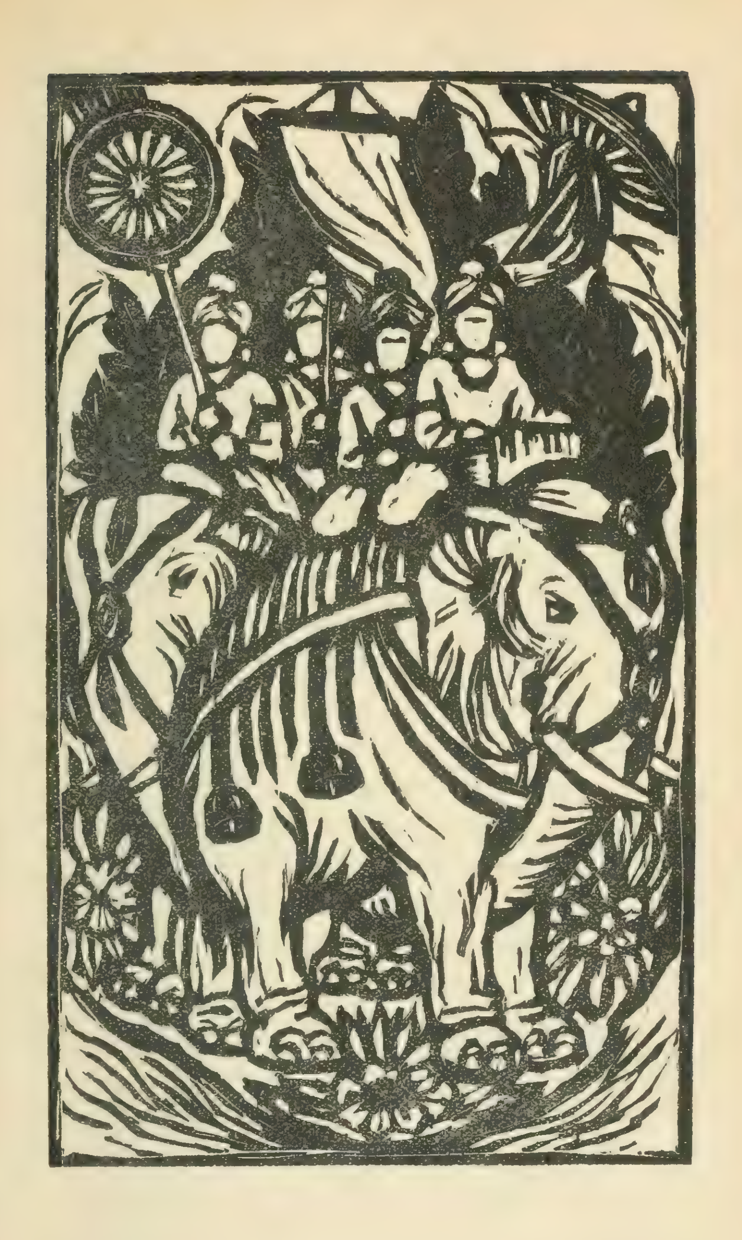
117. Ceux-ci concentrent en eux l'essence de toutes les qualités : qu'un seul atome s'en trouve dans une créature, les trois mondes ne seraient pas pour elle un hommage suffisant.

118. Or, cette parcelle insigne, qui fait lever en nous les vertus d'un Buddha, elle est présente chez les créatures; c'est en raison de cette présence que les créatures doivent être honorées.

119. D'ailleurs, quel autre moyen avons-nous de nous acquitter envers les Buddhas, ces amis sincères, ces bienfaiteurs incomparables, que de plaire aux créatures ?

120. Pour les créatures, ils déchirent leur corps, ils pénètrent dans l'enfer : ce qu'on fait pour elles, on le fait pour eux. Il faut donc faire le bien, même à nos pires ennemis.

121. Alors que mes maîtres eux-mêmes se dévouent sans réserve pour leurs enfants, comment pourrais-je, moi, témoigner à ces fils de mes maî-



tres de l'orgueil, au lieu d'une humilité d'esclave?

122. Les rois-buddhas se réjouissent quand les créatures sont heureuses; ils sont courroucés quand elles souffrent; ils sont satisfaits quand elles sont satisfaites; quand on les offense, ce sont les Buddhas qu'on offense.

123. Celui dont le corps est environné de flammes ne saurait goûter aucun plaisir; de même, en présence de la souffrance des êtres, les Compatissants ne peuvent éprouver aucune joie.

124. En affligeant les créatures, j'ai affligé tous les Grands Miséricordieux; je confesse aujourd'hui ce péché, afin que les Buddhas qu'il a blessés me le pardonnent.

125. Dès aujourd'hui, pour complaire aux Buddhas, de toute mon âme je me fais le serviteur du monde. Que la foule des hommes mette le pied sur ma tête ou me tue, et que le Protecteur du monde soit satisfait!

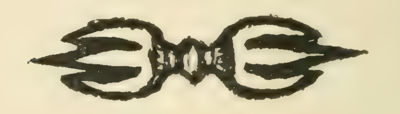
126. Le monde entier, les Compatissants l'ont adopté comme leur moi; cela n'est pas douteux. Par là, ce sont les Protecteurs eux-mêmes qui apparaissent sous la forme des créatures; comment oserait-on leur manquer de respect?

127. Servir les créatures, c'est servir les Buddhas, c'est réaliser ma fin, c'est éliminer la douleur du monde: c'est donc le vœu auquel je m'oblige.

128-130. De même qu'un homme du roi, à lui seul, brutalise la foule, qui, prudente, n'ose pas résister, parce qu'il n'est pas isolé, mais que sa force est la force du roi ; de même, qu'on ne se venge pas d'un adversaire, car sa force, ce sont les gardiens des enfers et les Compatissants. Donc qu'on serve les créatures, comme un sujet sert un roi irascible.

131-132. La colère d'un roi a-t-elle des châtiments comparables aux supplices de l'enfer que nous infligera le déplaisir des créatures ? La faveur d'un roi a-t-elle des récompenses comparables à l'état de Buddha que nous vaudra le contentement des créatures ?

133-134. Sans parler de la condition future de Buddha, qui résulte du service des êtres, ne vois-tu pas que, dans le cycle de nos existences terrestres, la patience nous procure tous les biens : bonheur, gloire, bien-être, charme, santé, joie, longévité, et les larges jouissances d'un souverain du monde ?





VII

L'ÉNERGIE

1. En possession de la patience, il faut cultiver l'énergie, puisque la Bodhi a son siège dans l'énergie : sans l'énergie, en effet, le mérite spirituel est impossible, comme sans le vent le mouvement.

2. Qu'est-ce que l'énergie ? Le courage au bien. Quels en sont les adversaires ? L'indolence, l'attachement au mal, le découragement et le mépris de soi.

3. L'inertie, le goût du plaisir, la torpeur, le besoin d'appui engendrent l'insensibilité à la douleur des transmigrations, et de là naît l'indolence.

4. Tu es au pouvoir de ces pêcheurs, les Passions, puisque tu es tombé dans le filet des naissances. Comment n'as-tu pas encore compris que tu es entré dans la gueule de la Mort ?

5. Ne vois-tu pas tous tes compagnons mourir l'un après l'autre ? Et cependant tu te laisses aller à l'indolence, comme un buffle de paria !

6. Yama te guette ; toute issue t'est fermée. Comment peux-tu prendre plaisir aux repas, au sommeil, à l'amour ?

7. Quand la mort aura achevé ses préparatifs et fondra sur toi, tu secoueras ton indolence, mais trop tard : que pourras-tu faire alors ?

8-9. « Ceci reste à faire, ceci est seulement commencé, ceci n'est qu'à moitié fait, et voilà que la mort surgit à l'improviste. Ah ! je suis perdu ! » Ainsi penseras-tu en voyant tes parents désespérés, les yeux gonflés de chagrin et rougis par les larmes, et devant toi la face des messagers de Yama.

10. Torturé par le souvenir de tes péchés, entendant les clameurs de l'enfer, souillé de tes ordures, dans l'excès de ton effroi, éperdu, que feras-tu ?

11. « Je suis comme un poisson dans le vivier. » Voilà la pensée qui doit te faire trembler dès la vie présente, toi surtout, pécheur, devant les terribles supplices des enfers.

12. Tu souffres, ô délicat, pour avoir touché de l'eau chaude ; comment peux-tu, coupable d'un péché digne des flammes infernales, rester ainsi en sécurité ?

13. Tu es nonchalant et tu convoites des récompenses ; tu es douillet et tu es voué à toutes les souffrances ; tu es déjà saisi par la mort et tu te crois immortel. Ah ! malheureux ! tu vas à ta perte !

14. Tu disposes de la nef Humanité : traverse donc le fleuve Douleur ! Insensé, ce n'est pas le moment de dormir ! Cette nef est difficile à trouver une autre fois.

15. Comment peux-tu renoncer à l'exquise volupté du devoir, source de voluptés infinies, pour la volupté des dissipations et des rires, qui n'engendre que la douleur ?

16. Le courage, l'armée, l'application, la maîtrise de soi, l'identification de soi et d'autrui, l'interversion de soi et d'autrui, voilà les facteurs de l'énergie.

17-18. Il ne faut pas se décourager en pensant : « Comment obtiendrais-je la Bodhi ? » puisque — le Tathâgata véridique l'a dit en toute vérité — ils furent des taons, des moustiques, des mouches, des vers, ceux qui, par leur effort, ont obtenu la Bodhi difficile à atteindre. *Courage.*

19. Et moi, qui suis né homme, capable de dis-

cerner le bien et le mal, pourquoi donc, en suivant les règles des Omniscients, n'obtiendrais-je pas aussi la Bodhi ?

20. Mais je tremble à l'idée de donner mes mains, mes pieds et mes autres membres ! — C'est que je confonds par irréflexion ce qui est grave et ce qui est insignifiant.

21-22. Ce qui est grave, c'est d'être coupé, fendu, brûlé, lacéré, pendant d'innombrables millions de kalpas, et sans obtenir la Bodhi. Ce qui est insignifiant, c'est cette douleur limitée, qui procure la Bodhi, pareille à la douleur que cause l'extraction d'un dard enfoncé dans les chairs, et qui met fin à celle qu'on éprouvait.

23. Tous les médecins guérissent au moyen d'opérations douloureuses : donc il faut souffrir un peu pour éliminer de grandes souffrances.

24. Mais cette opération, toute salutaire qu'elle soit, le meilleur des médecins ne l'ordonne pas au débutant : c'est par un traitement doux qu'il guérit les maladies graves.

25. Tout d'abord, le Maître prescrit à son disciple de donner des légumes et autres aliments, puis il le rend par degrés capable de sacrifier jusqu'à sa chair.

26. Celui qui parvient à considérer du même œil des légumes et sa chair n'éprouve plus aucune difficulté à sacrifier sa chair et ses os.

27. Impeccable, il est à l'abri de la souffrance physique ; sage, à l'abri de la souffrance morale ; puisque l'esprit souffre par l'erreur, et le corps par le péché.

28. Le corps est heureux par la vertu, le cœur par la sagesse ; restant dans le cercle des transmigrations par compassion pour les êtres, de quoi souffrirait-il ?

29. Détruisant ses anciens péchés, absorbant des océans de mérite, par la force de la pensée de la Bodhi, il va plus vite que les Auditeurs ([47]).

30. Allant ainsi de bonheur en bonheur, quel être intelligent se découragerait, quand il a obtenu ce char qu'est la Pensée de la Bodhi, qui lui épargne toute douleur et toute fatigue ?

Les quatre corps d'armée.

31. Pour réaliser le salut des créatures, il faut une armée de quatre corps : Aspiration, Fierté, Joie, Renonciation.

Aspiration.

L'Aspiration s'acquiert par la crainte de la douleur et la pensée des avantages.

33 ([48]). J'ai à détruire d'innombrables vices, pour moi et les autres ; dans cette tâche, la destruction de chaque vice n'a lieu qu'après des océans de kalpas ([49]).

34. Pour cette entreprise de la destruction des vices, je ne vois pas en moi une seule parcelle d'énergie. Destiné à des douleurs infinies, comment ma poitrine n'éclate-t-elle pas ?

35. Il me faut acquérir des vertus nombreuses, pour moi et les autres ; or la pratique de chaque vertu ne s'acquiert — et encore ! — qu'après des océans de kalpas.

36. Or je n'ai pas encore acquis la pratique d'une seule parcelle de vertu ; c'est pour rien que j'ai obtenu cette naissance merveilleuse si difficile à atteindre.

37. Je n'ai pas connu la joie des grandes fêtes d'hommage aux Bienheureux ; je n'ai pas rendu d'honneurs à la religion ; je n'ai pas rempli l'espérance des pauvres.

38. Aux hommes en péril je n'ai pas assuré la sécurité ; les souffrants n'ont pas reçu de moi le bien-être ; je n'ai été qu'un glaive de douleur dans le sein de ma mère.

39. Dans mes vies antérieures je n'ai point aspiré à la Loi : c'est pourquoi je suis maintenant dans une telle infortune. Qui voudrait, après cela, abdiquer l'aspiration vers la Loi ?

40. Le Buddha a déclaré que l'Aspiration était la racine de tous les mérites ; elle-même a pour racine la méditation constante des fruits de nos actes.

41. Douleurs physiques, douleurs morales, périls multiples, enfin la ruine de tous leurs désirs : voilà ce qui attend les pécheurs.

42. Le désir des gens vertueux, à quelque objet qu'il s'adresse, sera, grâce à leurs mérites, honoré

des fruits souhaités, comme d'un présent de bienvenue.

43. Mais le désir de bonheur que forment les pécheurs, à quelque objet qu'il s'adresse, sera, en conséquence de leurs démérites, tranché par les glaives de la douleur.

44. Formés au cœur des grands lotus parfumés et frais, développant leurs corps brillants par l'aliment que leur donne la parole harmonieuse du Vainqueur, les Bodhisattvas, grâce à leurs bonnes œuvres, sortent enfin des calices épanouis aux rayons du Saint et naissent sous ses yeux dans leur parfaite beauté ([50]).

45. Hurlant de douleur d'être écorché par les serviteurs de Yama, le corps arrosé de cuivre fondu à la chaleur du feu, la chair lacérée par des centaines de coups de lances et d'épées enflammées, le pécheur, par suite de ses péchés, tombe et retombe dans les enfers pavés de fer rouge.

46. Donc, pratiquons l'aspiration au bien. Après l'avoir développée soigneusement, il faut s'attaquer à la culture de la fierté, d'après la méthode du *Vajradhvaja-sûtra*. *Fierté.*

47. Ayant d'abord vérifié sa force, qu'on entreprenne ou non ; car mieux vaut s'abstenir que de renoncer après avoir entrepris.

48. Sinon, on recommence dans les vies suivantes, on accroît ses souffrances avec ses péchés,

on néglige une autre œuvre, on perd son temps et on n'achève rien.

49. La fierté s'applique à trois choses : l'action, les passions, la puissance. « J'agirai seul ! » voilà la fierté de l'action.

50. Asservi par les Passions, ce monde est incapable de faire lui-même son salut. C'est donc à moi à l'opérer pour lui, car je ne suis pas impuissant comme le monde.

51. Un autre fait une besogne humiliante. Pourquoi, puisque je suis là ? Si l'orgueil m'empêche de prendre sa place, périsse plutôt mon orgueil !

52. Le corbeau devient un Garuḍa devant un lézard mort. La moindre tentation m'abattra si mon cœur est faible.

53. Pour qui est inactif par découragement, les chutes sont faciles ; mais celui qui est alerte et énergique tient tête aux plus puissants ennemis.

54. Donc je veux, d'un cœur ferme, réaliser la perte de ma perte. Désirer la conquête de l'univers est ridicule, si je succombe à la tentation.

55. Il faut que je sois vainqueur de tout sans être vaincu par rien. Telle est la fierté qui doit s'éveiller en moi. Car je suis le fils des Lions, des Vainqueurs !

56. Les hommes vaincus par l'orgueil sont des lâches et non des orgueilleux : car l'homme orgueilleux ne se rend pas à son ennemi, et ceux-là

acceptent le joug de leur ennemi : l'orgueil.

57-58. L'orgueil les mène aux conditions malheureuses; même dans la condition humaine, ils vivent sans joie, mangeant le riz des autres, esclaves, inintelligents, laids, maigres, méprisés de tous, pauvres diables paralysés par l'orgueil. Si de tels hommes comptent au nombre des orgueilleux, quels seront, dis-moi, les avilis?

59. Ceux-là sont fiers, victorieux, héroïques, qui mettent leur orgueil à vaincre cet ennemi : l'orgueil; qui ayant écrasé l'orgueil, cet ennemi frémissant, proclament au monde, selon leur désir, le fruit de leur victoire ([51]).

60. Jeté au milieu de la bande des Passions, qu'il soit mille fois plus fier, invincible qu'il est aux Passions, comme le lion aux troupeaux de gazelles.

61. La plus pressante nécessité ne saurait faire que l'œil perçoive les saveurs; de même les plus pénibles épreuves ne sauraient faire que le Bodhisattva cède aux Passions.

62. L'action qu'il entreprend, il doit s'y adonner *Joie.*
passionnément, s'y mettre avec ivresse, d'un cœur insatiable, comme un joueur dévoré du désir de gagner.

63. Toute action a pour but le bonheur : elle peut le donner ou non; mais celui dont le bonheur consiste dans l'action même, comment serait-il heureux s'il n'agit pas?

64. On ne se rassasie pas des plaisirs du monde, pareils au miel sur le tranchant d'un rasoir; comment donc serait-on rassasié de l'ambroisie des bonnes œuvres, qui mûrissent en fruits de douceur et de sanctification?

65. Donc, une action finie, qu'il se plonge dans une autre, comme l'éléphant brûlé par la chaleur de midi se plonge dans le premier lac qu'il rencontre.

Renonciation. 66. Si sa force est épuisée, qu'il renonce provisoirement à agir; et lorsque l'œuvre est parfaite, qu'il la laisse de côté, dans l'impatience de celle qui lui succède.

Application. 67. Qu'il soit en garde contre les attaques des Passions et qu'il les contre-attaque vigoureusement, comme celui qui engage un combat à l'épée contre un habile adversaire.

68. De même que, dans ce combat, si son épée tombe, il la ramasse bien vite avec crainte, de même, s'il laisse tomber l'épée de l'attention, qu'il la ressaisisse en pensant aux enfers.

69. Comme le poison qui atteint le sang se répand dans le corps, ainsi le vice, s'il trouve une fissure, se répand dans l'âme.

70. Comme le porteur d'un vase plein d'huile, qui marche au milieu d'hommes armés d'épées, et menacé de recevoir la mort au moindre faux pas, concentre son attention : tel celui qui marche à la sainteté.

71. Comme un homme qui sent un serpent sur sa poitrine, se dresse brusquement; ainsi le bodhisattva doit réagir en hâte à l'approche du sommeil et de l'indolence.

72. A chaque défaillance, il doit se bien repentir et songer : « Comment faire que ceci ne m'arrive plus? »

73. Pour cette raison, il recherche la société et la collaboration des sages, afin d'apprendre d'eux la pratique de l'attention dans chaque cas particulier.

74. Qu'il rende son âme légère, se rappelant le « Discours sur l'attention » (52), de sorte qu'il se trouve prêt en toute occurrence, avant le moment de l'action. *Maîtrise de soi.*

75. Comme un flocon de coton obéit aux allées et venues du vent; de même qu'il se laisse guider par l'énergie; c'est ainsi qu'on réalise la puissance magique.







VIII

LE RECUEILLEMENT

1. Ayant ainsi développé l'énergie, qu'il fixe son esprit dans le recueillement : l'homme dont l'esprit est dissipé est entre les crocs des passions.

2. L'isolement physique et mental élimine toute possibilité de dissipation. Donc qu'on renonce au monde et qu'on en évite les préoccupations.

3. Si on ne renonce pas au monde, c'est par affection et par convoitise du gain ou d'autres biens. Pour se débarrasser de ces obstacles, le sage doit faire cette réflexion :

4. C'est par le recueillement que l'homme clairvoyant achève la destruction des passions. C'est

donc le recueillement qu'il faut chercher en premier lieu, et il naît de l'indifférence à l'égard des plaisirs du monde.

5. Comment un être éphémère peut-il s'attacher à d'autres éphémères? Pendant des milliers d'existences il ne verra plus l'objet de son affection.

6. S'il ne le voit pas, il tombe dans la tristesse et ne peut se maintenir dans le recueillement; quand il l'a vu, il n'en est pas rassasié et la soif de sa présence le tourmente comme auparavant.

7. Il ne voit pas la réalité, il perd la crainte du péché, il est dévoré de chagrin, par désir d'être réuni à ce qu'il aime.

8. Dans ce souci il use vainement, d'heure en heure, sa courte vie. Pour un ami passager, il abandonne la Loi éternelle.

9. S'il imite les fous, il va forcément à l'enfer; s'ils se distingue d'eux, ils ne peuvent le souffrir : à quoi bon leur société?

10. Un instant, ils sont nos amis; un instant après, ils sont nos ennemis; si on croit leur plaire, on les froisse : ce n'est pas une tâche facile que de contenter les vilains.

11. Exhortés au bien, ils s'irritent et me détournent moi-même du bien; si je ne les écoute pas, ils s'irritent encore et se vouent au châtiment.

12. Jaloux de son supérieur, hostile à son égal, arrogant envers son inférieur, grisé par la louange,

exaspéré par la critique, quand le sot produit-il le bien ?

13. Exaltation de soi-même, dénigrement des autres, entretiens sur les plaisirs du monde : toujours le fou recueille du fou quelque chose de funeste.

14. Rapprocher l'un de l'autre, c'est conjoindre les maux : je vivrai dans la solitude, le corps à l'aise et le cœur tranquille.

15. Fuis de loin le fou ; si tu le rencontres, il faut le traiter avec aménité, non pour te lier avec lui, mais pour rester équitable, comme il sied au sage.

16. Prenant seulement ce qui sert au mérite spirituel, comme une abeille qui ne prend que le suc des fleurs, je passerai partout, sans avoir commerce avec personne, comme la nouvelle lune.

17. « Je suis opulent, honoré, recherché... » Brusquement la mort surgit devant le mortel terrifié.

18. Tout objet où l'âme cherche son plaisir, trompée par un faux bonheur, se change en une souffrance mille fois plus grande.

19. Si tu es sage, ne recherche pas le plaisir ; cette recherche engendre le danger. Se présente-t-il de lui-même, considère-le avec fermeté.

20. Il y a eu beaucoup de riches et beaucoup d'illustres ; avec leurs richesses et leur gloire, personne ne les connaît : où sont-ils allés ?



21. D'autres me méprisent : pourquoi me réjouir d'être loué? D'autres me louent : pourquoi m'affliger d'être dénigré?

22. Les hommes ont des aspirations diverses; les Buddhas eux-mêmes ne peuvent les satisfaire, à plus forte raison des ignorants comme moi. Pourquoi donc prendre souci des jugements du monde?

23. On dénigre le pauvre et on condamne le riche : avec des gens si difficiles à vivre, comment goûter du plaisir ?

24. L'homme borné n'aime personne, ont dit les Buddhas, puisqu'il n'aime pas hors de son intérêt personnel.

25. Or l'amour qui passe par la porte de l'intérêt n'est rien d'autre que l'amour de soi, comme on ne déplore la ruine d'autrui qu'à cause des plaisirs qu'on y perd.

26. Les arbres ne sont ni dédaigneux ni intraitables : quand pourrai-je vivre avec eux, dont la société est si facile ?

27. Demeurant dans un temple désert, au pied des arbres ou dans les grottes, quand m'en irai-je indifférent, sans regarder derrière moi ?

28. Dans les libres et larges retraites naturelles, quand demeurerai-je indépendant et détaché ?

29. Riche seulement d'un pot de terre et d'une robe inutile aux voleurs, quand demeurerai-je

affranchi de toute crainte sans avoir à protéger mon corps ?

30. Quand irai-je au charnier, la propre demeure du corps, pour mettre en présence les cadavres des autres et mon corps à moi, voué comme eux à la corruption ?

31. Voilà mon corps, voilà la pourriture qu'il deviendra : son odeur écartera jusqu'aux chacals.

32. Il restera seul ; les os mêmes qui en faisaient partie intégrante se disperseront de tous côtés, à plus forte raison les amis.

33. L'homme naît seul et meurt seul ; personne ne peut prendre une part de sa peine. Alors que sont pour lui les amis ? Des entraves.

34. Comme le voyageur s'arrête au gîte d'étape, ainsi l'être qui fait le voyage de l'existence séjourne dans une vie.

35. Avant que les quatre porteurs ne l'emportent au milieu des gémissements de son entourage, qu'il parte pour la forêt !

36. Sans attachement et sans aversion, réduit à son pauvre petit corps, déjà mort au monde, il ne s'affligera plus de mourir.

37. Personne près de lui dont le chagrin lui perce le cœur ; personne pour le distraire de la pensée du Buddha et de la Loi.

38. La solitude est délicieuse, exempte de

peines, propice au salut, écartant toute dissipation ; je veux m'y consacrer toujours.

39. Délivré de tout autre souci, l'esprit concentré sur ma pensée, je m'efforcerai de la rendre attentive et docile.

40. L'amour est une source de malheur en ce monde et dans l'autre : dans cette vie, la prison, la mort, les mutilations ; dans l'autre vie, l'enfer.

41-43. Vois ces os ! Pour eux, tu as fait bien des courbettes aux entremetteurs et aux entremetteuses ; tu as accumulé sans compter les péchés et les mépris, risqué jusqu'à ta vie et dissipé ta fortune. Quand tu les embrassais, tu te sentais au comble de la félicité. Eh bien ! les voilà, ces os ; ce sont bien eux et non d'autres ; ils sont maintenant indépendants et sans maître. Tu peux les embrasser à ton aise : eh quoi ! tu n'en es pas ravi ?

44-46. Ce visage qui se baissait pudiquement et qu'on avait peine à faire lever, qu'un voile cachait aux yeux mêmes qui l'avaient déjà vu comme à ceux qui l'ignoraient encore, les vautours, plaignant ta peine, s'occupent maintenant à le dévoiler. Regarde-le ! Eh bien ! tu fuis ? Lui que tu protégeais avec tant de soin contre les regards des autres, on le mange maintenant. Allons, jaloux ! Tu ne le défends pas ?

47. Tu as vu cette masse de chair dévorée par les vautours et les autres bêtes : c'est leur proie

que tu pares de guirlandes, de santal, de bijoux !

48. Tu frémis de voir ce cadavre immobile ; pourquoi n'en as-tu pas peur, quand quelque démon le met en mouvement ?

49. Tu en étais épris quand il était caché ; mis à nu, il te fait horreur. Si tu n'as rien à en faire, pourquoi le caressais-tu quand il était caché ?

50. La salive et l'ordure ont une même origine : la nourriture. Si l'ordure te répugne, pourquoi aimes-tu boire la salive ?

51. Les coussins bourrés de coton, doux au toucher, sont sans charme pour le débauché : ils ne dégagent pas l'impur relent qui l'affole !

52-53. Si tu aimes l'impureté, pourquoi embrasser une autre armature d'os reliés par les tendons et cimentés par le mortier de la chair ? Ton propre corps a toute l'impureté désirable : tu peux t'en contenter, sans chercher ailleurs, ô affamé d'ordures, un autre réceptacle d'immondices.

54. Tu aimes, dis-tu, cette chair ; tu désires la voir et la toucher. Comment peux-tu désirer une chair qui est de sa nature inconsciente ?

55. L'âme que tu désires ne peut être vue ni touchée ; et le corps qui peut l'être n'en sait rien : c'est en vain que tu l'embrasses !

56. Tu peux ignorer que le corps d'autrui est fait d'immondices ; mais tu ne t'aperçois pas que

ton propre corps est immonde ; voilà ce qui est surprenant !

57. Dédaignant le jeune lotus épanoui sous les rayons d'un soleil sans nuages, comment peut-on, l'âme enivrée d'impureté, chercher son plaisir dans un réceptacle d'ordures ?

58. Tu refuses de toucher la terre, si elle est souillée d'immondices : le corps d'où elles sortent, comment peux-tu désirer le toucher ?

59. Si tu n'as pas la passion de l'impureté, pourquoi embrasses-tu un autre corps dont l'impureté est le lieu de naissance, le germe et l'aliment ?

60. Tu n'as pas de goût pour les vers immondes et nés de l'ordure. C'est sans doute à cause de leur petitesse, puisque tu aimes le corps né lui aussi de l'ordure et composé d'une masse énorme d'ordure.

61. Non seulement tu n'as pas le dégoût de ta propre impureté, mais tu recherches encore, ô mangeur d'ordures, d'autres vases d'impureté !

62. Les choses attrayantes, telles que le camphre, le riz, les condiments, si elles sont rejetées de la bouche, rendent impure la terre elle-même.

63. Si tu ne crois pas à l'impureté de ton corps, quelque évidente qu'elle soit, regarde d'autres corps affreux, jetés dans les charniers.

64. Puisque, la peau enlevée, le corps n'excite

qu'une profonde horreur, comment, le connaissant tel qu'il est, peux-tu y prendre plaisir ?

65. S'il répand une bonne odeur, c'est du santal qu'elle provient. Pourquoi s'attacher à un objet à cause d'un parfum étranger ?

66. Si le corps naturellement fétide n'excite pas la passion, n'est-ce pas tant mieux ? Pourquoi les hommes, épris de ce qui leur nuit, l'oignent-ils de parfums ?

67. Qu'est-ce que cela fait au corps que le santal ait une bonne odeur ? Pourquoi s'attacher à un objet à cause d'une odeur étrangère ?

68. Si le corps est souillé de taches et de boue, avec les cheveux et les ongles longs, les dents jaunes et malpropres, il est repoussant de sa nature.

69. Pourquoi donc le préparer avec soin, comme une épée pour se frapper ? La terre est pleine de fous qui ne sont appliqués qu'à se duper eux-mêmes.

70. La vue de quelques squelettes dans le charnier te répugne ; et tu te plais au village plein de squelettes ambulants !

71. Et ce corps impur, on ne l'obtient pas sans argent ; c'est pour cela qu'on s'impose la fatigue de gagner et les tourments de l'enfer.

72. L'enfant n'est pas capable de gagner. Qu'aura le jeune homme pour ses plaisirs ? La jeunesse se

passe à la poursuite du gain. Devenu vieux, que faire des plaisirs ?

73. Les uns, pleins de vils appétits, travaillent tout le jour à des besognes épuisantes et, rentrant chez eux le soir, s'étendent sur leur couche comme des morts.

74. D'autres partent en guerre, s'imposent les douleurs de l'absence et, pendant des années, ne voient pas leurs femmes et leurs enfants, pour lesquels ils travaillent.

75. Ce pour quoi ils se vendent, aveuglés par le désir, cela même ils ne l'obtiennent pas. Leur vie s'écoule inutile au service d'autrui.

76. D'autres se sont vendus à des maîtres qui leur imposent des voyages continuels. Leurs femmes accouchent dans la jungle et les lieux déserts.

77. D'autres, pour vivre, se jettent dans les combats au risque de leur vie. Ils cherchent la gloire et trouvent l'esclavage, malheureux aveuglés par le désir !

78. D'autres, par suite de leurs convoitises, sont tranchés, empalés, brûlés, tués à coups de lance.

79. Le soin de la gagner et de la conserver, le chagrin de la perdre font de la fortune une immense infortune, sache-le bien ! Ceux dont l'âme est attachée aux richesses, sont distraits et hors d'état de se délivrer des souffrances de la vie.

80. Telles sont les misères des hommes en proie au désir, et leurs chétives jouissances valent tout juste la maigre pitance du bœuf qui traîne la charrette.

81. C'est pour cet atome de jouissance, accessible même au bétail, que l'homme, aveuglé par le destin, laisse perdre cette plénitude de l'instant si difficile à obtenir.

82. Pour ce corps éphémère, banal, voué aux enfers et à toutes les sphères de la douleur, que de peines on s'est imposées depuis l'origine des temps !

83. Avec un effort mille fois moindre on eût atteint la Bodhi. Les esclaves du désir souffrent bien plus que les Bodhisattvas et n'atteignent pas la Bodhi.

84. Épée, poison, feu, précipice, ennemis, rien de tout cela ne peut être comparé aux désirs, si on songe aux tortures des enfers.

85. Donc redoutez les désirs, mettez votre joie dans la solitude, dans les forêts paisibles, où il n'y a ni querelles ni peines.

86. Sur les rochers charmants, spacieux comme des terrasses de palais, rafraîchis par le santal des clairs de lune, heureux celui qu'éventent les douces et silencieuses brises des bois et qui marche en songeant au salut d'autrui !

87. Il séjourne n'importe où, le temps qu'il lui

plaît, dans une demeure abandonnée, au pied d'un arbre, dans une grotte; exempt du souci de préserver son gain, il s'en va sans souci où il veut aller.

88. Allant à sa guise, sans attachement, n'étant lié à personne, il goûte une joie telle qu'Indra lui-même ne saurait y atteindre.

89. Par des réflexions de ce genre sur l'excellence de la solitude, étouffant en soi les pensers frivoles, qu'on cultive la pensée de la Bodhi.

Identification de soi-même et d'autrui.

90. D'abord qu'on réfléchisse mûrement à la similitude d'autrui et de soi-même : « Tous, ayant les mêmes peines et les mêmes joies que moi, je dois les protéger comme moi-même. »

91. Le corps, malgré la diversité des membres, est protégé comme un être unique : il doit en être ainsi de ce monde où des êtres divers ont en commun la douleur et la joie.

92-93. Si ma douleur ne retentit pas dans les autres corps, ce n'en est pas moins pour moi une douleur difficile à endurer en raison de mon attachement pour moi-même. De même la douleur d'un autre, si je n'en ressens rien, n'en est pas moins pour lui une douleur difficile à endurer en raison de son attachement pour lui-même.

94. Je dois combattre la douleur d'autrui, parce qu'elle est douleur, comme la mienne. Je dois faire du bien aux autres, parce qu'ils sont des êtres vivants comme moi.

95-96. Puisque nous avons tous un égal besoin d'être heureux, par quel privilège serais-je l'objet unique de mes efforts vers le bonheur? Et puisque nous redoutons tous le danger et la souffrance, par quel privilège aurais-je droit à être protégé, moi seul et non les autres?

97. « Leur douleur ne m'atteint pas! » — Est-ce une raison pour ne pas les défendre? Les souffrances du corps à venir ne m'atteignent pas non plus : pourquoi donc l'en garantir?

98. « C'est que, dans ce cas, il s'agit encore de moi! » — Erreur : autre celui qui meurt, autre celui qui renaît.

99. « C'est à celui qui souffre de se défendre contre la souffrance! » — Cependant la douleur du pied n'est pas celle de la main : pourquoi la main protège-t-elle le pied?

100. « Illogisme peut-être, mais qui procède du sentiment de la personnalité! » — Tout illogisme doit être, autant que possible, éliminé, chez nous-mêmes ou chez les autres.

101. « Enchaînement » et « groupement » sont des fictions comme « assemblée » ou « armée ». Il n'y a pas de sujet de la douleur : qui donc pourrait avoir *sa* douleur?

102. Toutes les douleurs sans distinction sont impersonnelles : il faut les combattre en tant que douleur. Pourquoi des restrictions?

103. « Mais, s'il n'existe pas d'être souffrant, pourquoi combattre la souffrance? » — Parce que tout le monde est unanime à cet égard. Si elle doit être combattue, qu'elle le soit partout! Si elle ne doit pas l'être, qu'elle ne le soit nulle part, pas plus chez moi que chez autrui!

104. « Mais, puisque la compassion entraîne de grandes souffrances, pourquoi les provoquer par ses propres efforts? » — A considérer les souffrances du monde, peut-on dire que celles de la compassion soient grandes?

105. Si la souffrance d'un grand nombre cesse par la souffrance d'un seul, celui-ci doit la provoquer par compassion pour autrui et pour lui-même.

106. C'est pourquoi Supushpačandra, bien que sachant d'avance ce qu'il aurait à endurer de la part du roi, ne voulut pas s'épargner cette souffrance au prix de la perte de tant de malheureux ([58]).

107. Ayant ainsi cultivé leurs pensées, mettant leur joie à calmer la douleur d'autrui, les Bodhisattvas plongent dans l'enfer comme des cygnes dans une touffe de lotus.

108. La délivrance des créatures est pour eux un océan de joie qui noie tout : à quoi bon une insipide délivrance?

109. Si vous faites quelque chose dans l'intérêt d'autrui, pas d'orgueil! pas de complaisance! pas

de désir de rétribution! N'ayez qu'une seule passion : celle du bien des autres.

110. Donc, de même que je me protège de tout mal, même du déshonneur, j'aurai pour les autres des pensées de protection et de bonté.

111. Par habitude l'homme attache la notion de « moi » à des gouttes de sperme et de sang étrangères à lui et sans aucune substance.

112. Pourquoi donc ne pas considérer comme « moi » le corps d'autrui? Quant à reconnaître notre corps comme étranger, c'est une idée admise et qui ne présente aucune difficulté.

113. En considérant qu'on est soi-même plein de défauts et que les autres sont des océans de qualités, on s'appliquera à rejeter sa personnalité et à adopter celle d'autrui.

114. On s'intéresse à ses membres comme parties de son corps : pourquoi pas aux hommes comme parties de l'humanité?

115. Par habitude nous appliquons l'idée de moi à ce corps sans âme : pourquoi pas à autrui?

116. De la sorte, si nous faisons du bien aux autres, nous n'en éprouverons ni orgueil ni complaisance. On n'espère pas être récompensé parce qu'on s'est nourri soi-même.

117. De même que tu souhaites te défendre contre la misère, le chagrin, etc., de même il faut

que la pensée de protection, de bonté envers les êtres devienne pour toi une habitude.

118. C'est ainsi que le Protecteur Avalokita a donné jusqu'à son nom pour écarter des hommes même le simple risque d'être intimidé dans les assemblées.

119. Ne vous laissez pas rebuter par la difficulté : il est des choses dont le nom seul faisait frémir et dont, par la force de l'habitude, on finit par ne pouvoir se passer.

Interversion du moi et d'autrui.

120. Celui qui veut sauver rapidement et soi-même et autrui doit pratiquer le grand secret : l'interversion du moi et d'autrui.

121-123. L'amour immodéré du moi fait redouter le moindre danger : qui ne haïrait ce moi aussi inquiétant qu'un ennemi, ce moi qui, par désir de combattre la maladie, la faim, la soif, massacre oiseaux, poissons, quadrupèdes et se pose en ennemi de tout ce qui vit; qui, par amour du gain ou des honneurs, irait jusqu'à tuer ses père et mère et à ravir le patrimoine des Trois Joyaux, ce qui ferait de lui le combustible des feux de l'enfer.

124. Quel homme sensé voudrait chérir, garder, soigner son corps, y voir autre chose qu'un ennemi, en faire un objet d'honneur?

125. « Si je donne, qu'aurai-je à manger? » Cet égoïsme fera de toi un ogre. — « Si je mange,

qu'aurai-je à donner? » Cette générosité fera de toi le roi des dieux.

126. Quiconque fait peiner autrui pour lui-même cuira dans les enfers; quiconque peine pour autrui a droit à toutes les félicités.

127. La même ambition qui a pour effet des supplices dans l'autre monde, la honte et la stupidité dans celui-ci, — si on la transfère à autrui, produit le bonheur céleste, la gloire, l'intelligence.

128. Celui qui impose à un autre la tâche de travailler pour lui aura pour rétribution l'esclavage; celui qui s'impose la tâche de travailler pour autrui aura pour récompense le pouvoir.

129. Tous ceux qui sont malheureux le sont pour avoir cherché leur propre bonheur; tous ceux qui sont heureux le sont pour avoir cherché le bonheur d'autrui.

130. A quoi bon tant de paroles? Comparez seulement le sot uniquement attaché à son propre intérêt et le Saint qui agit dans l'intérêt d'autrui.

131. Certes on ne saurait obtenir la dignité de Buddha, ni même le bonheur dans le monde de la transmigration, si on n'échange pas son bien-être contre la peine d'autrui.

132. Sans parler de l'autre monde, notre intérêt dans celui-ci n'est-il pas compromis si le serviteur ne fait pas sa tâche ou si le maître ne lui paie pas son salaire?

133. Loin de travailler à leur bien-être commun, ce qui est le principe du bonheur dans ce monde et dans l'autre, les hommes ne cherchent qu'à se nuire et expient cet égarement par de terribles souffrances.

134. Toutes les catastrophes, toutes les douleurs, tous les périls du monde viennent de l'attachement au moi : pourquoi m'y tenir?

135. Si on ne dépouille pas le moi, on ne peut échapper à la douleur, de même que si on ne s'écarte pas du feu, on ne peut échapper à la brûlure.

136. Donc, pour apaiser ma douleur et celle d'autrui, je me donne aux autres et j'adopte les autres à titre de « moi ».

137. J'appartiens à autrui! Telle doit être ta conviction, ô mon cœur. L'intérêt de tous les êtres doit être désormais ta seule pensée.

138. Il ne sied pas que ces yeux, qui sont à d'autres, voient dans mon intérêt; il ne sied pas que ces mains, qui appartiennent à autrui, se meuvent dans mon intérêt.

139. Uniquement préoccupé du bien des créatures, tout ce que tu vois d'utile dans ton corps, tu dois le lui enlever pour le mettre au service d'autrui.

140. Considérant les humbles comme toi-même et toi-même comme autrui, tu peux cultiver sans scrupule l'envie et l'orgueil.

141. « Quoi ! Celui-là est bien traité, et moi non ! Je ne gagne pas autant que lui ! Il est honoré et je suis méprisé ! Je souffre pendant qu'il est heureux !

142. « Je travaille tandis qu'il se repose ! — Il est grand, dites-vous, en raison de ses qualités, et je suis petit parce que je n'en ai pas.

143. « Mais comment concevoir un homme dépourvu de qualités ? Tout le monde a les siennes. Il est des gens à qui je suis inférieur ; il en est d'autres à qui je suis supérieur.

144-145. « Si ma vertu ou ma doctrine laisse à désirer, c'est la force des passions qui en est cause et non ma volonté. Il faut m'en guérir si c'est possible ; j'accepte les souffrances du traitement. Si ce Moi me juge incurable, pourquoi me méprise-t-il ? Que m'importent ses qualités si elles ne profitent qu'à lui-même ?

146. « Il n'a pas même de compassion pour les pauvres gens tombés dans la gueule de l'Enfer ; et pourtant, dans l'orgueil de ses qualités, il prétend surpasser les sages !

147. « S'il se reconnaît un égal, il s'efforce de le surpasser ; au besoin il lui cherchera querelle pour assouvir sa cupidité et son ambition.

148. « Plaise au ciel que mes qualités jouissent d'une célébrité universelle, et que des siennes, quelles qu'elles soient, on n'entende parler nulle part !

149. « Puissent mes défauts demeurer cachés! Puissent tous les honneurs être pour moi et aucun pour lui! — Maintenant me voici en possession de mon gain. Je suis honoré, lui ne l'est plus.

150. « Réjouissons-nous de le voir, après si longtemps, maltraité et raillé par tous, vilipendé en tous lieux.

151. « Voyez ce misérable qui ose rivaliser avec moi! Que peut-il m'opposer? Science, sagesse, beauté, noblesse, richesse, tout lui manque. »

152. Entendant ainsi vanter partout les qualités du Moi, je frémirai de joie, je goûterai un plaisir délicieux.

153. Si l'Autre possède quelque bien, nous le lui prendrons par force, et nous lui laisserons tout juste de quoi vivre, pourvu qu'il fasse notre service.

154. Il faut le précipiter de son bonheur; il faut lui endosser nos peines. Cent fois nous avons subi à cause de lui le supplice de la transmigration.

155. Tu as passé des siècles innombrables à la recherche de ton intérêt; et pour prix de cet immense effort, tu n'as recueilli que la douleur.

156. Obéis sans hésiter à mon adjuration. Tu en verras plus tard les avantages : car la parole du Saint est infaillible.

157. Si tu avais pratiqué plus tôt cette règle de conduite, tu ne serais pas dans une telle condition, sans parler de la bienheureuse dignité de Buddha, que tu aurais pu acquérir.

158. Donc, de même que tu as transféré la notion de moi à des gouttes de sperme et de sang qui te sont étrangères, réalise-la dans les autres.

159. Sois l'espion d'autrui : tout ce que tu verras dans ce corps, dérobe-le pour le faire servir aux autres.

160. « Celui-ci est à l'aise, l'autre mal à l'aise ; celui-ci est en haut, l'autre est en bas ; l'autre agit, celui-ci ne fait rien. » Donne ainsi cours à ta jalousie contre toi-même.

161. Précipite ton moi de son bonheur, attelle-le au malheur d'autrui et, pour déjouer ses ruses, surveille sans cesse ses actions.

162. Fais retomber sur sa tête même la faute d'autrui ; et si petite que soit sa propre faute, dénonce-la au Grand Ascète.

163. Ravale sa réputation en exaltant celle d'autrui. Affecte-le, comme un serviteur de bas étage, aux besoins des créatures.

164. Car, vicieux de sa nature, il ne doit pas être loué pour quelques bribes de qualités adventices ; fais en sorte que, s'il a des vertus, personne ne les connaisse.



165. En un mot, tout le mal que tu as fait aux autres dans ton intérêt, fais-le retomber sur ton moi dans l'intérêt des autres.

166. Ne lui tolère même pas l'audace de la loquacité. Oblige-le à se tenir comme une jeune mariée, pudique, timide et réservé.

167. « Fais ceci ! Tiens-toi comme cela ! Ne fais pas cela ! » C'est ainsi qu'il faut le plier à ta volonté et le punir quand il la transgresse.

168. « Et si, quand je te parle ainsi, tu ne m'obéis pas, ô mon esprit, je saurai te punir, ô support de tous les vices !

169. « Où penses-tu aller ? Je te vois ! J'écrase toutes tes fiertés. Le temps n'est plus où j'étais perdu par toi.

170. « Renonce à l'espoir d'avoir aujourd'hui encore un intérêt propre. Je t'ai vendu aux autres, sans me mettre en peine de ta détresse.

171. « Si je faisais la folie de ne pas te donner aux autres, c'est toi qui, sans le moindre doute, me livrerais aux gardiens des enfers.

172. « Que de fois déjà tu m'as livré à eux ! Et quelles longues souffrances j'ai endurées ! Maintenant, me souvenant de ta haine, je t'écrase, ô serviteur de l'égoïsme ! »

173. Si tu chéris ton moi, ne le chéris pas ; si tu veux le protéger, ne le protège pas !

174. A mesure que tu prends soin de ton corps, il s'amollit et déchoit.

175. Et même ainsi déchu, la terre entière ne suffirait pas à satisfaire sa convoitise. Qui donc voudrait faire sa volonté ?

176. Qui désire l'impossible récolte la peine et la désillusion ; mais celui qui est sans espérance jouit d'une inaltérable félicité.

177. Donc il ne faut pas donner libre cours à la croissance des désirs du corps. Cela seul est bon qui n'apparaît pas comme désirable.

178. Le corps ! Figure impure et horrible, qui a pour conclusion et pour fin la cendre, qui est inerte et qu'un autre fait mouvoir : pourquoi y attacher la notion du « mien » ?

179. A quoi bon cette machine, vivante ou morte ? Quelle différence entre elle et une motte de terre ? O sentiment du moi, comment ne meurs-tu pas ?

180. Ma frivole partialité pour mon corps ne m'a valu que des souffrances. Il est cependant aussi peu qu'une souche : qu'importe son affection ou sa haine ?

181. Protégé par moi ou dévoré par les vautours, il ne m'aime ni ne les hait. Pourquoi mettrais-je en lui mon affection ?

182. Je m'irrite quand il est maltraité ; je suis heureux des honneurs qu'on lui rend. Mais puis-

que lui-même n'en sait rien, à quoi bon la peine que je prends ?

183. « Ceux qui aiment ce corps sont pour moi des amis. » — Soit ! Mais tous les hommes aiment leur corps : pourquoi n'aurais-je pas pour eux la même amitié ?

184. Donc, je renonce sans réserve à mon corps dans l'intérêt du monde. Si je le conserve, malgré ses défauts, c'est comme instrument d'action.

185-186. Arrière la conduite profane ! Ce sont les sages que je veux suivre. Me rappelant le « Discours sur l'attention », combattant l'indolence et la torpeur, je fais effort pour détruire les obstacles ; je retire mon esprit de la mauvaise voie pour le ramener à son vrai point d'appui.





IX

LA SAGESSE

1. Tout ce cortège de vertus a pour but la sagesse, a dit le Saint. Donc qu'on fasse naître en soi la sagesse, si on désire la cessation de la douleur.

2. Il y a deux vérités : la vérité enveloppée et la vérité absolue. La vérité est hors du domaine de l'intelligence; celle-ci est dite « enveloppante ».

3-4. Il y a corrélativement deux sortes d'hommes : le contemplatif et l'homme ordinaire. Les contemplatifs l'emportent sur les hommes ordinaires et ils forment à leur tour une hiérarchie d'après la qualité plus ou moins haute de l'intelligence. Mais ces deux catégories s'accordent

dans les comparaisons et sur le but à atteindre.

5. Les hommes ordinaires voient et conçoivent les choses comme réelles et non comme illusoires. Tel est le dissentiment des contemplatifs et des hommes ordinaires.

Contre le Hînayâna.

6. La forme et les autres objets des sens tirent leur évidence du sens commun et non d'une preuve logique; mais ce sens commun se trompe, comme lorsqu'il juge pur ce qui est impur.

7. Les choses ont été enseignées par le Maître comme introduction à la vacuité, non comme la vérité vraie. — Pourtant, quand les choses sont dites « momentanées », n'est-ce pas du point de vue de la vérité vraie? — Non. — C'est donc du point de vue de la vérité enveloppée? Mais ceci est contradictoire.

8. — Il n'y a pas de faute dans la vérité enveloppée des contemplatifs; en comparaison des hommes ordinaires, c'est la vérité qu'ils voient. Vous le niez? Pourtant, vous-mêmes vous écartez de la croyance commune, en supposant la femme impure.

9-10. — En ce cas, le Buddha lui-même est une illusion. Alors quel mérite peut-on tirer de son culte? — N'en serait-il pas de même si son existence était réelle?

— Mais si un être est illusoire, comment peut-il mourir et renaître? — Une illusion dure autant

que la combinaison des causes qui l'ont produite; l'être forme une longue continuité : est-ce suffisant pour prétendre qu'il existe réellement?

11. — En ce cas, il n'y pas de péché dans le meurtre d'une apparence humaine, puisqu'elle est dépourvue de conscience. — Si! car elle est revêtue de l'apparence de la conscience ; c'est pourquoi il y a production de mérite et de démérite.

12-13[a]. — Une conscience purement apparente est impossible : les formules magiques sont impuissantes à la créer. — Mais cette apparence est diverse et peut procéder de causes différentes : une cause unique n'a pas nécessairement une efficacité universelle.

13[b]-15[a]. — Si l'être, en réalité dans le Nirvâṇa, ne transmigre qu'en apparence, le Buddha, lui aussi, transmigre. Alors, à quoi bon la marche à la Bodhi? — Tant que les causes n'en sont pas coupées, l'illusion elle-même ne l'est pas; mais dès que les causes sont coupées, elle cesse de se produire, même au point de vue de la vérité enveloppée.

Contre les Vijñânavâdins.

15[b]-16[a]. — Si rien n'a de réalité, pas même la pensée visionnaire, qui donc perçoit l'illusion ([54])? — Et si pour vous l'illusion même n'existe pas, qu'est-ce qui est perçu?

16[b]-18[a]. — C'est une forme de la pensée, qui peut différer de la réalité. — Mais si l'illusion est la

pensée elle-même, alors qui voit et que voit-il? Car le Buddha a dit : « La pensée ne voit pas la pensée ; l'esprit est comme le tranchant du sabre, qui ne se coupe pas lui-même. »

18[b]-19[a]. — Elle s'éclaire elle-même comme une lampe. — Une lampe ne s'éclaire pas elle-même, puisqu'elle n'est pas obscure.

19[b]-23. — Nous voulons dire qu'elle est lumineuse par elle-même. Le bleu, pour être bleu, ne dépend pas d'un autre bleu, à la différence du cristal. Ainsi certaines choses sont indépendantes, d'autres dépendantes. — Le bleu n'est pas indépendant, car s'il n'était pas bleu, il ne le deviendrait pas par lui-même. L'intelligence constate et affirme que la lampe éclaire. Mais qui donc constate et affirme que l'intelligence éclaire? Lumineuse ou obscure, puisque l'intelligence n'est vue par personne, il est aussi vain d'en parler que de la coquetterie de la fille d'une femme stérile.

24. — Mais s'il n'y a pas conscience de soi, comment peut-on se souvenir de sa connaissance? — La mémoire vient de l'association avec un objet extérieur, — comme le poison du rat ([55]).

25. — Puisqu'on voit la pensée d'autrui lorsqu'elle est mise en relation avec différents facteurs (prescience, clairvoyance surnaturelle), ne peut-on voir aussi sa propre pensée? — Non : la jarre ca-

chée qu'on aperçoit par l'application d'un onguent magique n'est pas cet onguent lui-même.

26. Nous ne contestons pas les données des sens, du témoignage, de l'intelligence; mais qu'elles soient vraies d'une vérité absolue, c'est une thèse que nous repoussons comme étant la cause de la douleur.

27. Si on prétend que l'objet illusoire est autre chose que la pensée, c'est faux; si on prétend qu'il n'est autre chose que la pensée, c'est également faux. S'il existe réellement, comment serait-il identique à la pensée? S'il est identique à la pensée, comment est-il réel?

28[a-b]. Inexistant, l'objet illusoire est visible; inexistant, l'esprit le voit.

28[c-d]-30. Si vous dites que le Saṃsâra irréel a pour point d'appui une réalité: la pensée, il s'ensuit qu'il en est différent, donc irréel comme l'espace. De plus, comment une chose irréelle seraitelle douée d'activité parce qu'elle s'appuie sur un objet réel? Non! dans votre système, la pensée ne peut avoir qu'un compagnon: le néant. Et si la pensée est dépourvue d'objet, alors toutes les créatures sont des Buddhas. Quelle vertu peut-on désormais acquérir, si on n'admet que la pensée pure?

31. — Mais si même on pénètre le caractère illusoire de la pensée, la passion en serait-elle pour

cela éliminée? Ne voit-on pas le créateur d'une femme magique s'éprendre d'elle?

32. — Oui : mais pour le magicien, la fausse impression de la réalité du connaissable n'est pas détruite. Au moment où il voit sa création, l'impression du vide est trop faible en lui pour qu'il la reconnaisse inexistante.

33-35. Mais quand on est imprégné de l'idée du vide, la fausse impression de l'existence disparaît ; en se répétant que rien n'existe, l'idée même du vide finit par disparaître.

En effet, quand on n'imagine plus une existence dont on puisse dire qu'elle n'est pas, comment l'inexistence, ainsi privée de support, se présenterait-elle à l'esprit ?

Lorsque ni l'existence, ni l'inexistence ne se présentent plus à l'esprit, alors, en l'absence de toute autre démarche possible, l'esprit sans support est apaisé.

Contre le Hînayâna.

36. De même que la Pierre merveilleuse et l'Arbre des souhaits comblent les vœux des créatures, ainsi apparaît le corps du Buddha par suite de ses vœux antérieurs et des actes des fidèles eux-mêmes.

37-38. De même qu'un charmeur de serpents peut mourir après avoir consacré un pilier : bien longtemps encore après sa mort, ce pilier détruira l'influence du venin ; — de même ce « Pilier

du Vainqueur », exécuté conformément à la Pratique de la Bodhi, même après que le Bodhisattva s'est éteint, continue à remplir toutes ses fonctions.

39-40. — Comment le culte rendu à un être inconscient produirait-il des fruits ? — Parce que, d'après l'Écriture, le culte du Buddha vivant et celui du Buddha éteint sont égaux, et que tous deux portent des fruits, soit au point de vue de la vérité relative, soit à celui de la vérité absolue. [Si le culte du Buddha illusoire n'était fécond], comment celui du Buddha vrai le serait-il ?

41. — On obtient la délivrance par la vue des Vérités Saintes ; à quoi bon la vue de la Vacuité (56) ? » — Parce que, d'après l'Écriture, la Bodhi ne s'obtient pas en dehors de ce chemin.

42. — Mais le Mahâyâna n'est pas prouvé. — Et vos propres Écritures, comment le sont-elles ? — Parce que nous les admettons tous deux. — Elles n'étaient donc pas prouvées avant vous !

43. La croyance que vous avez en vos Écritures, vous devez l'avoir dans le Mahâyâna. Et si l'authenticité dépend de l'adhésion des incrédules, il en résulte l'authenticité du Veda et autres textes brahmaniques.

44. — Les Mahâyânistes sont en désaccord ! — Alors, abandonnez vos propres Écritures ; car chaque secte est en désaccord non seulement avec

les incrédules, mais avec ses propres adhérents et ceux des autres sectes.

45. La religion a pour racine la vie monastique. Or, la vie monastique est, comme le Nirvâṇa lui-même, difficile pour ceux dont l'esprit repose sur un objet.

46. Si la délivrance résulte de la destruction des passions, elle devrait la suivre immédiatement : or nous voyons que ceux en qui les passions sont détruites sont capables d'actes sans passion.

47. Si on soutient que la Soif, l'Attachement n'existe plus pour eux, nous le nions : n'y a-t-il pas une Soif, comme une erreur, exempte de passion ?

48. La Soif a pour origine la sensation : or la sensation se rencontre chez les saints. La pensée, ayant un objet, doit s'attacher çà et là.

49. Sans la Vacuité, la pensée entravée se reproduit toujours, témoin l'extase inconsciente. Donc, cultivons la Vacuité.

53 [57]. Mais, dira-t-on, si les entraves de l'attachement et de la peur ont pour effet de maintenir les êtres dans le cercle des transmigrations, le seul fruit de la Vacuité est de les y faire rester par l'illusion de sauver les malheureuses créatures.

54. Cette critique contre la Vacuité n'est pas fondée. Donc il faut sans hésitation cultiver la Vacuité.

55. La Vacuité est l'antidote de la cécité mentale causée par la passion et par la croyance au connaissable. Comment ne pas la cultiver au plus vite, si on désire l'omniscience ?

56. Qu'on craigne ce qui cause la douleur, soit ! Mais la Vacuité apaise la douleur. Pourquoi la craindre ?

57. Qu'on ait peur de ceci ou de cela, tant qu'on croit que le moi est quelque chose, soit ! Mais celui qui se dit : « Je ne suis rien », que peut-il craindre ?

Contre les matérialistes.

58-60. Je ne suis pas les dents, les cheveux, les ongles, les os, le sang, le mucus, le phlegme, le pus, la salive, la graisse, la sueur, la lymphe, les viscères... les excréments, l'urine, les tendons, la chaleur, les ouvertures du corps, les six perceptions.

Contre le Sâṃkhya.

61. Si la connaissance auditive était le moi, le son serait constamment perçu. D'autre part, en l'absence d'objet connaissable, comment parler de connaissance ?

62. Si on attribue la connaissance à ceux qui ne connaissent pas, alors une bûche sera « connaissance ». Donc il est établi qu'il n'y a pas de connaissance sans un objet connaissable.

63. Pourquoi le moi, au moment où il perçoit la forme, n'entend-il pas le son ? Parce qu'il n'est pas en rapport avec le son, dira-t-on. Mais alors il n'est pas connaissance auditive.

64-65[a]. Ce qui a pour nature de percevoir le son, comment percevrait-il la forme ? Le même homme est, il est vrai, imaginé comme père et fils, mais non au point de vue de la vérité vraie.

Si vous n'admettez en réalité que les trois Guṇas, il n'y a ni père ni fils.

65[b]-66[a]. — Quand le moi est en train de percevoir le son, sa nature de perception visuelle ne se constate pas. C'est en effet par une autre nature qu'il perçoit la forme : il est momentané, comme un acteur qui change de rôle.

66[b]. — Donc, selon vous, c'est bien le même moi qui perçoit, mais il a une autre nature. Voilà une unité sans précédent !

67. Direz-vous que cette « autre nature » est irréelle ? Alors dites-nous quelle est sa nature réelle. Est-ce sa faculté de connaître ? Alors tous les hommes sont une seule et même chose !

68. Et même il faudra admettre l'unité des êtres conscients et inconscients, puisqu'ils ont en commun l'existence. Si les différences spécifiques sont déclarées irréelles, quel est le support de l'identité ?

Contre le Nyâya.

69. Le moi n'est pas inconscient par naturelle inconscience, comme une étoffe, etc. — Il est conscient, dira-t-on, par suite de son union avec la conscience. — Alors dès qu'il est privé de conscience, il est détruit !

70. Vous répliquez que le moi est immuable.

Alors, quel est l'effet produit par son union avec la conscience ?

A l'espace inconscient et immuable, on pourrait attribuer aussi la qualité de moi !

71. Mais, dira-t-on, le rapport de l'acte au fruit est impossible sans le moi. Si l'auteur de l'acte disparaît après l'avoir accompli, à qui écherra le fruit ?

72. Nous sommes d'accord sur ce point que l'acte et le fruit ont un support différent. Vous prétendez d'autre part que le moi est inactif : la discussion est donc superflue.

73. « C'est l'auteur de l'acte qui en recueille le fruit. » Voilà qui n'est pas évident! Si le Buddha a dit que l'auteur de l'acte était le dégustateur du fruit, c'est en attribuant une unité fictive à la série des phénomènes.

74. Ni la pensée passée, ni la pensée future ne peuvent être le moi, car elles n'existent pas. La pensée présente sera-t-elle le moi ? Mais alors, cette pensée disparaissant, il n'y a plus de moi.

75. De même que la tige du bananier, décomposée en ses parties, n'existe pas, de même le moi, poursuivi avec critique, est reconnu comme un pur néant.

76. — Si l'individu n'existe pas, sur quoi s'exerce la compassion ? — Il est imaginé par une illusion qu'on adopte en vue du but à atteindre.

77. — Le but de qui, puisque l'individu n'existe pas ? — Il est vrai que l'effort procède de l'illusion ; mais, comme elle a pour but l'apaisement de la douleur, l'illusion du but n'est pas interdite.

78. Le sentiment du moi, au contraire, est cause de douleur et s'accroît par l'illusion du moi ; et comme il ne peut être aboli autrement, il faut cultiver l'idée de l'inexistence du moi.

Contre le Hînayâna.

79-80. Le corps n'est pas les pieds, les jambes, les cuisses, les hanches, le ventre, le dos, la poitrine, les bras, les mains, les côtés, les aisselles, les épaules, le cou, la tête. Qu'est-ce que le corps ?

81. Si le corps se trouve partiellement dans tous les membres, ce sont des parties qui se trouvent dans des parties : mais le corps lui-même, où est-il ?

82. Et s'il se trouve tout entier dans chaque membre, il y aura autant de corps qu'il y a de membres.

83. Le corps n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Comment serait-il dans les membres ? Il n'est pas non plus en dehors des membres. Comment donc existe-t-il ?

84. Donc il n'y a pas de corps. Mais, par suite d'une illusion, l'idée de corps est attribuée aux membres par une sorte d'implication, comme celle d'homme à un poteau.

85. Tant que dure une certaine réunion de

causes, le corps est considéré comme un homme; de même, tant que cette réunion de causes dure dans les membres, on y voit un corps.

86. De même il n'y a pas de pied : c'est une réunion d'orteils. L'orteil n'est qu'un groupe de phalanges; la phalange est formée de parties.

87. Les parties à leur tour sont composées d'atomes, l'atome se divise en six sections correspondant aux points cardinaux; chaque section étant indivisible n'est que l'espace vide. Donc il n'y a pas d'atome.

88. Ainsi la forme est semblable à un rêve : quel homme sage voudrait s'y attacher? Et puisque le corps n'existe pas, qu'est-ce que l'homme ou la femme?

89. Si la douleur existe réellement, pourquoi n'affecte-t-elle pas ceux qui sont dans la joie? Pourquoi le plaisir d'un aliment savoureux laisse-t-il insensible celui qui est en proie au chagrin?

90. Dira-t-on que le plaisir ou la douleur n'est pas senti parce qu'il est éclipsé par une sensation plus forte? Mais comment appeler sensation ce qui a pour caractère de n'être pas senti?

91. Alléguera-t-on que la douleur est à l'état subtil et que son état développé lui a été ravi par une sensation plus forte? Mais il se peut que l'autre sensation ne soit que du plaisir pur réduit aussi à l'état subtil.

92. Si la douleur n'apparaît pas en présence d'une cause contraire, n'en résulte-t-il pas que ce qu'on appelle « sensation » n'est qu'un parti pris de l'imagination ?

93. C'est pourquoi la présente critique est développée comme l'antidote de ce parti pris. Car les yogins ont pour unique aliment les contemplations nées dans le champ de l'imagination.

94. [La sensation étant définie comme un effet du contact], si l'organe et son objet sont séparés par un intervalle, comment entreraient-ils en contact ? Et s'ils n'ont aucun intervalle, ils forment une unité : comment parler de conjonction ?

95. Il ne peut s'agir d'une pénétration de l'atome ; car l'atome, ne présentant ni vide ni inégalité, ne peut être pénétré. S'il n'y a pas pénétration, il n'y a pas mélange ; s'il n'y a pas mélange, il n'y a pas contact.

96. Comment s'opérerait le contact de ce qui est sans parties ? S'il y a des exemples d'indivisibilité dans le contact, montrez-les !

97. La conscience, étant sans forme, ne peut entrer en contact. Les corps ne le peuvent pas davantage, puisqu'ils ne sont pas réels, comme on l'a démontré.

98-99. Or en l'absence de contact, comment la sensation serait-elle possible ? Mais alors dans quel but notre effort ? D'où viendrait la souffrance et

qui peut-elle atteindre ? Puisqu'il n'y a ni sujet sentant, ni sensation, pourquoi, ô Soif, en présence de cette situation, ne te dissipes-tu pas ?

100. On voit, on touche : mais la sensation est fonction de la pensée, qui elle-même est semblable à une illusion ou à un rêve ; donc la sensation n'existe pas.

101. La connaissance antérieure ou postérieure est un souvenir et non une sensation. Elle ne se perçoit pas elle-même et n'est pas perçue par une autre.

102. Il n'existe pas de sujet de la sensation : donc la sensation n'a pas d'existence réelle. Tout ce faisceau étant sans substance, qui peut être opprimé par lui ?

103. Le sens interne n'est ni dans les organes des sens, ni dans leurs objets, ni dans l'intervalle. La pensée ne se rencontre ni à l'intérieur, ni à l'extérieur du corps, ni ailleurs.

104. Ce qui n'est ni dans le corps, ni ailleurs, ni combiné, ni isolé, cela n'est rien. C'est pourquoi les êtres sont, par nature, en état de Parinirvâṇa.

105-106. Si la connaissance est antérieure au connaissable, quel est son point d'appui pour naître ? Si elle est simultanée, quel est-il encore ? Et si elle est postérieure, d'où viendrait la connaissance ? Ainsi la production de tous les phénomènes psychiques est impossible.

107. S'il en est ainsi, il n'y a pas « enveloppement » : comment donc y aurait-il deux vérités ? Ou bien si cet « enveloppement » est créé par un autre, comment les êtres arriveraient-ils au Nirvâṇa ?

108. L'être en état de Nirvâṇa existe par l'imagination d'autrui, non par sa propre illusion. Là où il y a un effet déterminé postérieurement, il y a « enveloppement »; le premier faisant défaut, le dernier n'existe pas.

109. L'imagination et la chose imaginée reposent l'une sur l'autre. Toute critique s'appuie sur ces données empiriques.

110-111. — Mais si la critique critiquée critique à son tour, c'est un cercle vicieux. — Non : car la critique de ce qui est critiquable une fois faite, il n'y a plus de point d'appui pour la critique; faute de point d'appui, elle ne se produit plus : c'est ce qu'on appelle le Nirvâṇa.

112-114. Mais celui qui admet comme vraie cette dualité est en fort mauvaise posture. Si en effet l'objet procède de la connaissance, comment expliquer celle-ci ? Si la connaissance procède de l'objet, comment expliquer celui-ci ? Si ces deux éléments procèdent réciproquement l'un de l'autre, ni l'un ni l'autre n'existe. Par exemple : s'il n'y a pas de père sans fils, comment le fils naît-il ? Or

en l'absence de fils, il n'y a pas de père : donc ni l'un ni l'autre n'existe.

115. — La plante naît de la graine; la graine est révélée par la plante. Pourquoi la connaissance née du connaissable ne prouverait-elle pas l'existence de celui-ci ?

116. — L'existence de la graine est inférée par suite d'une notion autre que la plante; mais d'où vient la notion de l'existence de la connaissance, qui permet de conclure à celle de l'objet?

117. Le monde, par la seule perception, reconnaît la cause comme complexe : la division du lotus en tige, fleur, etc., provient de la diversité de la cause.

118. Quelle est l'origine de la variété de la cause? La variété de la cause antérieure. Pourquoi la cause produit-elle tel ou tel résultat? Par l'influence de la cause antérieure.

Contre le déisme.

119. « Dieu est la cause du monde. » Dites, qu'est-ce que Dieu? Si ce sont les éléments, soit! Inutile de se travailler pour un simple nom.

120. Mais ces éléments — terre, eau, feu, vent — sont multiples, transitoires, sans volonté, sans caractère divin, négligeables, impurs : ils ne sauraient être Dieu.

121. L'espace n'est pas Dieu, puisqu'il est inactif; l'Âtman est éliminé par notre réfutation antérieure (VIII, 27). « Dieu est inconcevable? » Mais alors

sa qualité de créateur l'est aussi : qu'en dire?

122-123[a]. Qu'est-ce que Dieu a pu désirer créer? L'Âtman? Il est éternel. Les éléments? Ils sont éternels de nature. Dieu lui-même? Il l'est aussi. La connaissance? Elle procède du connaissable. Le plaisir et la douleur? Ils procèdent de l'acte. Qu'a-t-il donc pu créer?

123[b]. Si la cause n'a pas de commencement, comment l'effet en aurait-il un?

124. Pourquoi Dieu n'agit-il pas sans cesse? Il n'a pas en effet à tenir compte d'un autre : puisqu'il n'existe aucun être qui n'ait été créé par lui, de qui serait-il obligé de tenir compte?

125. Serait-ce de la combinaison des conditions? Alors il n'est pas la cause. Il ne peut s'abstenir quand la combinaison est réalisée, ni agir quand elle fait défaut.

126. Si Dieu agit sans le désirer, il en résulte qu'il est dépendant. S'il le désire, il est dépendant de son désir, et alors que devient sa qualité de Seigneur?

127[a]. Ceux qui affirment que les atomes sont éternels ont été réfutés plus haut (58).

Contre le Sâṃkhya.

127[b]-128. Les Sâṃkhyas postulent la matière primitive comme cause éternelle du monde. Elle est constituée par l'équilibre des trois Guṇas; le monde résulte de la rupture de cet équilibre.

129. Un être *un* ne peut avoir une nature *triple* :

donc la matière primitive n'existe pas. De même les Guṇas ne sauraient exister, car chacun d'eux aussi est triple.

130. Les Guṇas n'existant pas, le son et autres objets des sens n'existent pas davantage. En outre il est impossible que le plaisir, la douleur, l'égarement existent dans les choses inconscientes, telles que les vêtements.

131. Voulez-vous dire que ces choses ont pour nature d'être cause de plaisir, etc. Nous avons démontré l'inexistence des choses. Et pour vous, d'ailleurs, c'est le plaisir qui est la cause et non le vêtement.

132[a]. Or, en fait, le plaisir vient du vêtement; si celui-ci fait défaut, il n'y a pas de plaisir.

132[b]-133. On ne constate jamais la permanence du plaisir. S'il existe constamment à l'état développé, pourquoi n'est-il pas constamment senti? S'il passe à l'état subtil, comment peut-il être successivement développé et subtil?

134-135[a]. S'il abandonne l'état de développement pour passer à l'état subtil, ces deux états sont transitoires. Pourquoi alors ne pas admettre l'impermanence de tout ce qui existe? Si l'état développé n'est pas différent du plaisir, il est clair que le plaisir est impermanent.

135[b]-136[a]. Mais, direz-vous, ce qui est inexistant ne peut naître, en raison de son inexistence. —



Cependant vous êtes forcés d'admettre la naissance de l'état développé, lequel n'existait pas.

136[b]-137[a]. Si l'effet est dans la cause, celui qui mange du riz mange de l'ordure. On peut acheter, en guise d'étoffe, de la graine de coton pour s'en vêtir.

137[b]. — Le monde par aveuglement ne le voit pas. — Mais l'attitude du monde est aussi celle de vos philosophes.

138. D'ailleurs la faculté de connaître appartient aussi au monde : pourquoi ne verrait-il pas ce qui est ? — Le jugement du monde n'est pas un critère de la vérité. — Mais alors l'apparence des choses manifestées elle-même n'existe pas.

139. — Mais si ce qu'on appelle les moyens de connaissance ne sont pas de vrais moyens de connaissance, les notions qu'ils procurent sont fausses : donc la vacuité des choses est, en réalité, une thèse fausse.

140. — Si on fait complètement abstraction de l'existence supposée, on ne peut en concevoir l'inexistence. Donc si une existence est fausse, son inexistence l'est évidemment aussi.

141. Un homme rêve que son fils est mort : l'idée fausse de son inexistence élimine celle de son existence, idée également fausse.

142-143. Il résulte de cette critique que rien n'existe dans les antécédents pris à part ou dans

leur ensemble, que rien ne vient d'ailleurs, ne subsiste ou ne disparaît. En quoi donc diffère d'une illusion magique ce que les sots prennent pour la réalité?

144. Ce qui est créé par la magie et ce qui est créé par les causes, d'où cela vient-il, où cela va-t-il ? Voilà ce qu'il faut rechercher.

145. Ce qui apparaît par le concours d'autres éléments et qui disparaît s'ils sont absents, ce phénomène artificiel, pareil à un reflet, comment aurait-il le caractère de la réalité ?

146-147. Pour la chose qui existe, à quoi bon une cause? Et si une chose n'existe pas, à quoi bon encore une cause? Des milliards de causes ne modifieraient pas le néant. Ce qui est dans cet état ne peut exister, et quel autre cependant peut arriver à l'existence?

148-149[a]. Si l'être n'est pas au temps du néant, quand naîtra-t-il ? Car le néant ne disparaîtra pas tant que l'être ne sera pas né, et celui-ci ne peut se produire tant que le néant n'a pas disparu.

149[b]. De même l'être ne peut passer au néant, car une même chose posséderait cette double nature.

150-151. Donc il n'y a ni cessation ni existence. L'univers ne connaît ni naissance ni destruction. Les destinées des êtres sont pareilles à un rêve, à la tige du bananier. Il n'y a aucune différence réelle

entre ceux qui sont dans le Nirvâṇa et ceux qui n'y sont pas.

152-153. Les choses étant vides, que pourrait-on recevoir ou prendre ? Qui pourrait être honoré ou méprisé, et par qui ? D'où viendrait le plaisir et la douleur ? Qu'est-ce qui peut être agréable ou odieux ? Qu'est-ce que la Soif ? Et où trouver cette Soif dont on cherche la nature ?

154. Si on examine le monde des vivants, qui meurt ? qui naîtra ? qui est né ? qui est un parent ou un ami ?

155-156. Comprenons, mes frères, que tout est vide comme l'espace. On s'irrite ou on se réjouit, en querelles ou en fêtes. Désirant notre bonheur, nous passons péniblement notre vie dans le chagrin, la lutte, le découragement, en nous blessant les uns les autres, en maux de toutes sortes.

157-158. Les morts tombent dans les enfers pour y endurer de longues, de cuisantes tortures, et retournent de temps en temps aux cieux pour y prendre l'habitude du bonheur. Le Saṃsâra comporte des chutes multiples : il n'y a rien d'aussi peu existant. Tout y est contradiction : il ne saurait être vrai.

159-161. Il renferme des océans de douleur, sans pareils, terribles, infinis. Il est le domaine des forces débiles et des existences brèves. Là, on use rapidement ses jours inutiles dans les soins de sa vie et de sa santé, parmi la faim, la maladie, la

fatigue, le sommeil, les accidents, les relations stériles avec les sots : il est ardu d'y atteindre le discernement. Où trouver, au milieu de tout cela, le moyen de refréner l'habitude de la dissipation ?

162-163. Là, Màra s'efforce de nous précipiter dans les enfers. Là, les mauvaises destinées sont nombreuses; la perplexité est invincible. Et il est bien difficile d'obtenir à nouveau l'instant opportun, l'apparition d'un Buddha; difficile d'endiguer le torrent des passions. Ah! quelle succession de douleurs!

164-165. Hélas! qu'ils sont à plaindre ces malheureux entraînés par le torrent de la douleur, qui ne voient pas leur triste condition et qui n'en sont que plus infortunés! Comme celui qui chaque fois qu'il s'est baigné entrerait dans le feu, ainsi, en croyant que leur condition est bonne, ils ne font que l'empirer.

166. Agissant comme s'ils ne devaient ni vieillir ni mourir, ils se trouvent en butte à de terribles calamités, la mort en tête.

167. A ces hommes tourmentés par le feu de la douleur, quand pourrai-je apporter l'apaisement par des pluies de bonheur issues du nuage de mes mérites? Quand pourrai-je, au moyen de la vérité apparente, enseigner la Vacuité à ceux qui croient à l'existence réelle, leur enseigner avec soin l'approvisionnement du mérite spirituel affranchi de toute foi dans la réalité des choses!



X

APPLICATION DU MÉRITE

1. Par le mérite que j'ai acquis en composant le *Bodhicaryâvatâra*, puissent tous les hommes se parer de la pratique des Bodhisattvas !

2. Puissent tous ceux qui, à tous les coins du monde, souffrent les douleurs du corps ou de l'esprit, obtenir par mes mérites des océans de plaisir et de joie !

3. Tant que durera pour eux la transmigration, que leur bonheur ne subisse aucune éclipse ! Que les hommes parviennent sans cesse à la félicité des Bodhisattvas !

4, Que dans tous les enfers de tous les mon-

des les êtres jouissent des plaisirs et des joies de Sukhâvatî !

5. Que les damnés du froid obtiennent la chaleur ! Que les damnés de la chaleur soient rafraîchis par les ondes immenses versées par ces grands nuages que sont les Bodhisattvas !

6. Que la forêt des lames d'épée devienne pour eux aussi belle que le parc Nandana, et que les arbres Kûṭaçâlmalî aux épines aiguës se changent en autant d'arbres des souhaits (59) !

7. Que les régions infernales connaissent le charme des lacs égayés par le joyeux tumulte des oiseaux d'eau et le parfum des lotus luxuriants !

8. Que le monceau de charbons ardents devienne un monceau de gemmes ! Que le sol brûlant devienne un pavé de cristal ! Que les « montagnes écrasantes » deviennent des palais célestes peuplés de Buddhas !

9. Que la pluie de charbons, de pierres brûlantes et d'épées soit désormais une pluie de fleurs ! Que la bataille au sabre soit une joyeuse bataille de fleurs !

10. Que les êtres plongés dans la Vaitaraṇî aux ondes brûlantes comme le feu, avec leurs chairs en lambeaux, leurs corps et leurs os pâles comme le jasmin, obtiennent, par la puissance de mes mérites, une nature céleste et se jouent dans la Mandâkinî avec les Apsaras (61) !

11. Que les serviteurs de Yama, que les cor-

beaux et les vautours horribles, voyant tout à coup avec crainte les ténèbres partout dissipées, se disent : « Quelle est cette douce, charmante et délicieuse lumière ? »

Et que, levant les yeux, à la vue du flamboyant Vajrapâṇi debout dans le ciel, ils se sentent délivrés de leurs péchés et volent le rejoindre avec un joyeux empressement !

12. Voici que tombe une pluie de lotus mêlée d'eau parfumée ; ô bonheur ! on voit s'éteindre sous son onde le feu des enfers. « Qu'est-ce que cela ? » se disent les damnés brusquement inondés de plaisir. C'est l'apparition de Padmapâṇi : puisse-t-elle se montrer à eux !

13. « Frères, s'écrient-ils, venez, venez vite ! Bannissez toute crainte ! Nous sommes rappelés à la vie ! Voici venir à nous, apportant la paix dans la géhenne, un jeune prince coiffé de bandelettes ([61]). Celle dont la puissance élimine toutes les calamités et fait couler les torrents de la joie, la Pensée de la Bodhi est née et, avec elle, la Compassion, mère du salut de tous les hommes.

14. « Regardez-le ! Sur les lotus de ses pieds brillent les diadèmes de centaines de dieux prosternés ; ses yeux sont humides de pitié ; sur sa tête une pluie de fleurs tombe des palais charmants où résonnent les chants de milliers d'Apsaras célébrant ses louanges : c'est Mañjughosha ! En le

voyant devant eux, que les damnés l'acclament! »

15. Par l'effet de mes mérites, que les damnés aient la joie de voir Samantabhadra et les autres Bodhisattvas, nuages qui versent des pluies et suscitent des brises délicieuses, fraîches et parfumées!

16. Puissent s'apaiser les souffrances cuisantes et les épouvantes des damnés! Que tous ceux qui demeurent dans les mauvaises destinées en soient affranchis!

17. Que les animaux cessent de se dévorer entre eux! Que les Pretas ([62]) soient heureux comme les hommes de l'Uttarakuru!

18. Que les Pretas soient rassasiés! Qu'ils soient baignés et rafraîchis par les ruisseaux de lait coulant des doigt d'Avalokiteçvara!

19. Que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les femmes enfantent sans douleur, comme Mâyâ Devî!

20. Que les hommes reçoivent vêtements, nourriture, boisson, guirlandes, santal, parures, tout ce qui flatte leur cœur, tout ce qui leur est bienfaisant!

21. Que les peureux se rassurent, que les affligés reçoivent la joie, que les cœurs troublés soient sans trouble et paisibles!

22. La santé aux malades, la liberté aux captifs, la force aux débiles, l'affection réciproque à tous les hommes!

23. Que toutes les Régions soient propices aux voyageurs et qu'elles les aident au succès de leur voyage !

24. Que les navigateurs réalisent leurs désirs ! Qu'ils rentrent paisiblement au port et se réjouissent avec leurs parents !

25. Que les voyageurs égarés dans la jungle rencontrent une caravane et qu'ils fassent route sans fatigue, à l'abri du danger des voleurs et des tigres !

26. Que les Génies gardent les dormeurs, les fous, les négligents, les abandonnés, les faibles, les vieillards, dans les périls des maladies et des forêts !

27. Que les hommes soient toujours exempts de tout contre-temps, doués de foi, de sagesse, de compassion, de bonne mine et de bonne conduite, se souvenant de leurs naissances antérieures !

28. Qu'ils aient des trésors inépuisables comme Gaganagañja ([53]) ; qu'ils vivent dans la concorde, le repos, l'indépendance !

29. Que les ascètes sans énergie deviennent énergiques ! S'ils sont laids, qu'ils deviennent beaux !

30. Que toutes les femmes arrivent au sexe masculin ! Que les humbles deviennent grands, mais qu'ils demeurent sans orgueil !

31. Que, par la puissance de mes mérites, tous

les êtres sans exception, se détournant du péché, pratiquent toujours le bien !

32. Qu'ils ne se séparent jamais de la pensée de la Bodhi ; qu'ils s'appliquent toujours à la pratique de la Bodhi ; qu'ils soient favorisés de la grâce des Buddhas et exempts des entreprises de Mâra !

33. Que tous les êtres jouissent d'une vie illimitée ! Qu'ils vivent éternellement heureux ! Que le nom même de la mort disparaisse !

34. Que toutes les régions de l'espace soient remplies de Buddhas et de Bodhisattvas, embellies de parcs plantés d'arbres merveilleux et enchantés par le son de la Loi !

35. Que la terre soit partout sans gravier et autres aspérités, unie comme la paume de la main, douce, remplie de pierres précieuses !

36. Que de grandes assemblées de Bodhisattvas siègent partout, décorant la terre de leur éclat.

37. Que les oiseaux, les arbres, les rayons, le ciel fassent entendre sans cesse aux hommes la voix de la Loi !

38. Que les hommes soient sans cesse en compagnie des Buddhas et des Bodhisattvas et qu'ils honorent par des nuages d'offrandes le Précepteur du monde !

39. Qu'il pleuve dans la saison, que les moissons soient abondantes, que le monde soit prospère, que le roi soit juste !

40. Que les plantes soient des remèdes efficaces, que les formules magiques réussissent, que les Ḍâkinîs, les Râkshasas et autres démons soient pitoyables !

41. Qu'aucun être ne soit malheureux, pécheur, malade, abject, vaincu, méchant !

42. Que les monastères soient de florissants asiles d'étude ! Que l'harmonie règne dans l'Église et que son œuvre réussisse !

43. Que les religieux acquièrent le discernement et aient l'amour de l'étude ! Qu'ils méditent avec un esprit diligent, exempts de toute dissipation !

44. Que les religieuses reçoivent des dons ; qu'elles demeurent sans querelles et sans troubles ! Que tous les religieux observent exactement les règles morales !

45. Que les moines vicieux s'émeuvent et s'appliquent à détruire en eux le péché ! Que ceux qui sont fidèles à leurs vœux atteignent l'état de Buddha !

46. Qu'ils soient sages, bien élevés, honorés de dons, nourris par l'aumône, d'un caractère pur, d'une réputation universelle !

47. Que, sans avoir subi les tourments de l'enfer, sans une carrière pénible, par un unique corps divin, les hommes atteignent l'état de Buddha !

48. Que tous les Buddhas soient honorés de toutes manières par tous les êtres et qu'ils soient

souverainement heureux de leur inconcevable félicité de Buddha!

49. Que les vœux formés par les Bodhisattvas pour le monde s'accomplissent! Que les pensées de ces Protecteurs se réalisent pour les êtres!

50. Que les Pratyekabuddhas et les Auditeurs soient heureux, toujours honorés avec respect par les dieux, les Asuras, les hommes!

51. Puissé-je arriver à la mémoire de mes vies antérieures et obtenir pour toujours la Terre de Joie ([54]) par la grâce de Mañjughosha!

52. Dans quelque posture que je passe le temps, puissé-je garder mes forces! Dans toutes mes naissances, puissé-je obtenir le discernement complet!

53. Lorsque je désirerai le voir ou l'interroger, puissé-je voir sans obstacle mon protecteur Mañjughosha!

54. Comme Mañjuçrî marche dans les dix directions et jusqu'aux extrémités du ciel pour le bien des êtres, puissé-je, moi aussi, parcourir ma carrière!

55. Aussi longtemps que durera l'espace et le monde, aussi longtemps puissé-je travailler à détruire les douleurs du monde!

56. Que toute la douleur du monde mûrisse en moi, et que le monde soit heureux par les bonnes œuvres des Bodhisattvas!

57. Unique remède à la douleur du monde,

source de toute prospérité et de tout bonheur, que la religion dure longtemps, investie de profits et d'honneurs !

58. Je salue Mañjughosha, par la grâce de qui ma pensée est dirigée vers le bien. J'honore le saint Ami par la grâce de qui elle se développe !



NOTES

(1) Les Fils des Buddhas sont les Bodhisattvas, les prédestinés à l'état de buddha.

(2) La Doctrine ou l'Absolu. Sur l'obscure théorie des Trois Corps du Buddha, voir L. de la Vallée Poussin, *The three bodies of a Buddha* (Journ. Roy. As. Soc., octobre 1906), et P. Masson-Oursel, *Les trois corps du Buddha* (Journ. As., mai-juin 1913).

(3) La réunion des circonstances favorables au salut : naissance comme homme, à l'époque d'un buddha, audition de la doctrine, etc. Cf. IV, 15.

(4) Période cosmique comprenant la durée d'un monde.

(5) Les buddhas dans leur stage de bodhisattvas.

(6) La pensée de la Bodhi est comparée à un élixir qui transforme le fer en or.

(7) Dans le *Gandavyûhasûtra*, d'après le Commentaire.

(8) *Subâhuparipricchâ*, sûtra traduit en chinois par Dharmaraksha entre 265 et 316, et par Kumârajîva entre 384 et 417 (Nanjio, *Catalogue*, nos 23 [27] et 49).

(9) Les *ri*shis sont les sages inspirés qui ont entendu et transmis au monde la parole éternelle du Véda; ils forment une classe d'êtres distincts des dieux et des hommes.

(10) Voir chap. vi, 107-108.

(11) *Kalpadruma :* les cinq arbres célestes qui donnent comme fruits toutes les choses qu'on souhaite.

(12) Jina, synonyme de Buddha.

(13) Samantabhadra, bodhisattva qui symbolise l'action et le bonheur; il a pour monture un éléphant. Ajita=Maitreya, le futur Buddha. Mañjughosha ou Mañjuçrî personnifie la sagesse parfaite; il est représenté assis sur un lion ou sur un lotus et portant une épée et un livre, symboles de la sagesse. Lokeçvara ou Avalokiteçvara est le bodhisattva secourable et compatissant; il a pour attributs une tige de lotus, le rosaire,

le livre et le flacon d'ambroisie; il est représenté debout ou assis, à forme humaine ou à forme surhumaine, avec 4, 6, 12 bras et jusqu'à onze têtes.

([14]) Les douze espèces de textes sacrés : sûtram, geyam, etc. (cf. Mahâvyutp., § 62).

([15]) Les « champs de Buddha » (*Buddhakshetra*) sont les mondes où apparaissent les buddhas; il y en a des milliers en dehors du monde terrestre.

([16]) Buddhas du passé, du présent et de l'avenir.

([17]) Formule des Trois Refuges, par laquelle on déclare son adhésion à la religion bouddhique; ici le troisième refuge, *Sangha*, la communauté des religieux, est remplacé par *Bodhisattvagana*, « la foule des Bodhisattvas ». — « Jusqu'au Trône de la Bodhi » : jusqu'au moment où je deviendrai moi-même buddha.

([18]) Ici seulement commence la Confession des péchés (*pâpa-deçanâ*) qui a donné au chapitre son titre. Ce qui précède est désigné par les expressions techniques de « salutation » (*vandanâ*) et d' « offrande » (*pûjanâ*).

([19]) Le Buddha, la Loi et l'Église (Buddha, Dharma, Sangha).

([20]) Les stances 32 et 33 se répètent; la première, qui manque d'ailleurs en tibétain, est évidemment interpolée.

([21]) Yama, dieu des morts, dont les envoyés viennent chercher les âmes pour les conduire aux enfers.

([22]) Deux bodhisattvas mythiques.

([23]) Vajrin ou Vajrapâni, génie défenseur du Buddha, devenu plus tard un des principaux bodhisattvas du panthéon mahâyâniste.

([24]) L'Inde et en général le continent au sud du mont Meru.

([25]) Les péchés condamnés par la loi naturelle sont les cinq grands péchés mortels : meurtre, vol, adultère, mensonge, alcool; ceux condamnés par la loi religieuse sont les cinq infractions principales au code disciplinaire des religieux.

([26]) *Tâyinas*, les Buddhas et les Bodhisattvas.

([27]) D'après la cosmologie bouddhique, les mondes (*cakravâla*) sont soumis à un processus alternatif de désintegration et d'intégration. La période qui s'écoule entre le début de la dissolution d'un monde et sa complète restauration est un *mahâkalpa* (« grand cycle »); il est formé de 4 *asankhyeya-kalpa* (« cycles incommensurables ») qui correspondent aux quatre phases de dissolution, chaos, organisation, cosmos. Chaque asankhyeya contient 20 *antara-kalpa* : un antara-kalpa est la période pendant laquelle la durée de la vie humaine croît depuis dix ans jusqu'à

la durée d'un asa*n*khyeya et inversement. La fin de chaque antara kalpa est marquée par sept jours de guerre, sept mois d'épidémie et sept ans de famine.

(28) La Pierre de miracle (*cintâmani*) est un joyau merveilleux, grâce auquel il suffit de penser à une chose pour la réaliser; l'Urne d'abondance (*bhadraghata*) est un vase d'où on retire tout ce qu'on veut; la Formule magique (*siddhavidyâ*) est une formule grâce à laquelle toute entreprise réussit; la Plante qui guérit (*mahaushadhi*) est un remède universel; l'Arbre des souhaits (*kalpavriksha*), et la Vache des désirs (*kâmadhenu*) sont deux des merveilles célestes : l'un porte comme fruits, l'autre donne comme lait tout ce qu'on désire.

(29) Démons ennemis des dieux.

(30) Jeu de mots sur les deux sens de *bhûmi* : « terre » et « stade dans la carrière d'un bodhisattva ».

(31) *Sugati* : « bonne destinée », condition divine ou humaine.

(32) Cette comparaison, fréquente dans les textes bouddhiques, est développée dans le *Sûtrâlamkâra* d'Açvaghosha, trad. Ed. Huber, p. 181.

(33) Un des huit grands enfers.

(34) Meru ou Sumeru : la montagne d'or qui occupe le centre du monde.

(35) Râkshasas, *d*âkinîs : ogres et ogresses.

(36) Aux enfers, les adultères sont contraints de monter sur l'arbre Kû*t*açâlmalî, où des femmes gigantesques aux dents de fer les étreignent et les déchirent.

(37) Montagnes de l'enfer qui, en se rapprochant, écrasent les damnés.

(38) Les deux éléments formatifs du corps, d'après l'embryologie indienne.

(39) Antagonistes : par exemple, la méditation du vide, antagoniste des passions; champs des qualités : buddhas et bodhisattvas; champs des bienfaiteurs : père et mère, etc.

(40) A celles du Mahâyâna et du Hînayâna.

(41) En lui laissant croire que l'étude des textes ou la connaissance des formules magiques peut tenir lieu, pour la sanctification, de la pratique des devoirs.

(42) Chapitre du *Gandavyûha*, un des neuf Dharmas du Népal. V. R. Mitra, Nepalese Buddhist Literature, p. 90.

(43) Ouvrage de Çântideva lui-même. Ed. C. Bendall (Bibliotheca buddhica).

(44) Ouvrage du même auteur, aujourd'hui perdu.

(45) Elles peuvent servir à exercer la patience.

(46) Les mondes du Désir, de la Forme et de l'absence de forme.

(47) Les adeptes du Hînayâna qui ne prétendent qu'à la qualité d'Arhat.

(48) Nous laissons de côté la stance 32, qui est manifestement interpolée.

(49) Après un nombre illimité de périodes cosmiques.

(50) Description de la naissance des bodhisattvas dans le paradis d'Amitâbha, Sukhâvatî.

(51) En devenant buddhas et en prêchant la Loi.

(52) Dhammapada, ch. II.

(53) L'histoire du bodhisattva Supushpacandra qui, pour avoir prêché la Loi, fut martyrisé par le roi Çûradatta, est résumée dans le commentaire de Prajñâkaramati d'après le *Samâdhirâjasûtra*. Cf. RAJENDRALAL MITRA, Buddhist Literature of Nepal, p. 217.

(54) Les Vijñânavâdins (idéalistes) enseignent que la pensée seule existe réellement.

(55) Le poison absorbé par le rat ne produit ses effets que plus tard, lorsque le tonnerre en provoque la décomposition. De même on se rappelle par association une perception antérieure.

(56) La vacuité *(çûnyatâ)* : la doctrine du vide ou de l'irréalité de tous les phénomènes.

(57) Nous laissons de côté les vers 50-52 qui sont avec raison rejetés par le Commentaire comme interpolés.

(58) Ces partisans de l'éternité de l'atome sont les Mîmâ*m*sakas et les Vaiçeshikas ; ils sont réfutés IX, 87.

(59) Le parc Nandana est le jardin du palais d'Indra. Sur les arbres Kû*t*açâlmalî et les arbres des souhaits, v. notes 36 et 28.

(60) Vaitara*n*î, rivière des enfers ; Mandâkinî, rivière du ciel ; Apsaras, nymphes célestes.

(61) Cirî kumâraḥ. Il s'agit de Mañjuçrî, qui est caractérisé par les épithètes de *kumâra* « prince » et de *tricira* ou *pañcacira* « aux trois ou cinq bandelettes ». Cf. FOUCHER. *Iconographie bouddhique*², p. 42.

(62) Pretas : classe de damnés qui souffrent constamment de la faim.

(63) Nom d'un Bodhisattva. Cf. *Lalitavistara*, ch. XX.

(64) Pramuditabhûmi : un des dix stades de la carrière de buddha.

TABLE

LA COLLECTION DES
CLASSIQUES DE L'ORIENT
EST IMPRIMÉE SUR LES
PRESSES DE P. MERSCH,
L. SEITZ & Cie, 17, VILLA
D'ALÉSIA, A PARIS.

